DES INDICATIONS

DE

L'EMPLOI DE LA DIÈTE LACTÉE

dans le traitement de diverses maladies

ET SPÉCIALEMENT DANS CELUI DES MALADIES DU COEUR

DE L'HYDROPISIE ET DE LA DIARRHÉE



4

DES INDICATIONS

DE

L'EMPLOI DE LA DIÈTE LACTÉE

dans le traitement de diverses maladies

ET SPÉCIALEMENT DANS CELUI DES MALADIES DU CŒUR

DE L'HYDROPISIE ET DE LA DIARRHÉE

PAR

G. PÉCHOLIER

PROFESSEUR-AGRÉGÉ A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, EX-PROFESSEUR DE CLINIQUE INTERNE A L'ÉCOLE PRÉPARATOIRE DE MÉDECINE D'ALGER, MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER, ETC.



PARIS

P. ASSELIN, SUCCESSEUR DE BÉCHET JEUNE ET LABÉ

LIBRAIRE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Place de l'École-de-Médecine

MONTPELLIER

C. COULET LIBRAIRE-ÉDITEUR

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

Grand'rue, 5

1866

DES INDICATIONS

DE

L'EMPLOI DE LA DIÈTE LACTÉE

dans le traitement de diverses maladies

ET SPÉCIALEMENT DANS CELUI DES MALADIES DU COEUR, DE L'HYDROPISIE ET DE LA DIARRHÉE.

Après le quinquina et le mercure, la diète lactée est peut-être le remède qui nous a donné les plus beaux résultats et qui nous a inspiré, au plus haut degré, cette confiance inébranlable en la puissance de la thérapeutique, sans laquelle aucun médecin ne peut réussir dans son art. Dans cette affirmation des vertus de la diète lactée, il n'y aura peut-être, aux yeux de plusieurs de nos lecteurs, rien de bien nouveau ni de bien extraordinaire, et peut-être nous reprochera-t-on de prendre la plume pour répéter des vérités que l'on a dites avant nous. Nous ne croyons pas mériter un pareil reproche, et voici pourquoi :

Il est avéré pour nous que, dans la pratique médicale, on a, d'une manière générale, beaucoup trop rarement recours à la diète lactée, et que faute de connaître suffisamment l'importance fondamentale de cette médication, on prive souvent la thérapeutique d'une de ses ressources les plus puissantes. La mode n'est pas aujourd'hui aux remèdes tirés de l'alimentation, et quand un médecin n'a pas ordonné à ses malades une substance énergique et même un

poison, il s'imagine trop fréquemment n'avoir rien fait pour eux. De là vient que certains dédaignent de prescrire du lait, et préfèrent envoyer dans les pharmacies des formules savantes et compliquées, dont l'inefficacité serait parfois le moindre des malheurs.

D'autre part, ceux qui ont confiance en la diète lactée la règlent-ils de manière à la rendre la plus puissante et la plus avantageuse? Nous ne craignons pas de répondre que non, du moins pour bien des cas. Après le succès désastreux du système de la diète à outrance, telle que la voulaient Broussais et ses élèves, on s'est, comme d'habitude, précipité dans une exagération contraire. Il règne dans l'opinion publique et jusque dans celle de bien des médecins, des préjugés empruntés à une sorte de Brownisme irréfléchi. Les malades ont toujours peur de mourir de faim, et leurs craintes sont partagées par ceux qui les soignent. On dirait que, sans la stimulation d'une médication tonique, la vie ne peut s'entretenir. Le jus de viande a détrôné la saignée. Même dans les maladies où le tube intestinal est profondément lésé, comme par exemple dans la fièvre typhoïde, on surcharge, malgré les répugnances de l'instinct, l'estomac des fébricitants d'aliments trop copieux. Quelques-uns se sont lancés dans cette voie jusqu'à la déraison ; un plus grand nombre, sans aller aussi loin, se laissent cependant influencer par les exagérations dominantes aujourd'hui en certaines écoles.

En sorte que peu de praticiens ont le courage de prescrire le lait comme aliment unique. On y ajoute des bouillons, des légumes, du pain et jusqu'à de la viande. Puis, si en quelques jours un tel régime n'a pas amené une amélioration notable, on l'accuse d'impuissance, on en revient vite à la nourriture tonique et à la pharmacie. Nous ne contestons pas que les régimes mixtes, dans lesquels on joint au lait d'autres aliments, ne puissent en certain cas devenir très-utiles ; mais, ce qui est certain pour nous, c'est

que ces diètes lactées bâtardes échouent là où aurait réussi un régime mieux réglé. C'est parfois en affamant l'estomac qu'on le force à supporter le lait, et qu'on retire alors de celui-ci de merveilleux effets.

Si donc la diète lactée est trop rarement employée, il est opportun, il est très-utile d'apporter un nouveau contingent de faits qui puissent mettre en crédit une médication de premier ordre. Si trop souvent elle est mal réglée, il est tout aussi opportun et utile de tracer avec précision les règles qui assurent son succès. Nos lecteurs nous pardonneront un enthousiasme puisé dans une sincère conviction et dans une expérience irrécusable. Cet enthousiasme, d'ailleurs, tous ceux qui ont expérimenté mûrement le moyen que nous préconisons, l'ont éprouvé autant que nous. De tels antécédents nous rassurent pleinement. Celui qui fait une découverte, et qui le premier arrive à entrevoir de nouveaux horizons scientifiques, doit longtemps douter de lui-même et craindre les éblouissements de l'amour-propre ; mais on se sent bien fort lorsque, pour étayer sa conviction, on a celle des hommes les plus éminents. Si nous invoquons le témoignage de l'histoire, depuis le cri de joie du frondeur Guy-Patin jusqu'à l'arrêt sévère de Chrestien à l'égard d'un malade récalcitrant, nous trouverons sans peine, en faveur de la haute efficacité de la diète lactée, une foule de témoignages importants.

Loin de nous la prétention de vouloir présenter un historique complet sur la question de l'emploi du lait en médecine ; un gros volume n'y suffirait pas. Nous nous contenterons de jeter un coup d'œil synthétique sur les principales périodes de l'histoire de notre art, de signaler quelles ont été, à ces périodes, les idées dominantes sur l'action du lait en notre organisme, et de nommer les quelques hommes qui ont fait à cet égard les travaux les plus marquants.

Pourquoi reculerions-nous à signaler tout d'abord ces temps primitifs de l'apparition de l'homme, où, comme le dit Ovide, le lait et quelques herbes constituaient toute la nourriture du roi de la création?

Lacte mero veteres usi memorantur et herbis
Sponte sua si quas terra ferebat.

A cette époque, dite de l'âge d'or, pour laquelle nous déclarons formellement d'ailleurs ne ressentir aucun enthousiasme, mais où la santé et la vigueur tenaient lieu de toutes les douceurs du luxe et de la civilisation, l'humanité tout entière était donc soumise à la diète lactée.

Au témoignage d'Homère, cet usage s'était encore conservé dans certaines peuplades à l'époque de la guerre de Troie; assertion facilement admissible puisque, même de nos jours, nous trouverions non loin de nous des contrées dont les habitants vivent, à peu de chose près, dans de pareilles conditions.

Dès que les premiers linéaments de la science médicale apparurent, elle comprit de quelle importance était le lait pour la thérapeutique.

Ce n'est pas pour nous conformer à l'usage classique, que nous évoquerons le nom d'Hippocrate; c'est qu'aucun médecin peut-être n'a plus employé le lait et ne s'est plus efforcé de distinguer les cas où il convient de ceux où il ne convient pas. Le Père de la médecine, qui utilisait si peu de médicaments et qui se fiait surtout aux remèdes tirés du régime, avait cherché avec soin à se rendre compte des effets du lait dans les diverses maladies. Quoiqu'il préférât d'ordinaire le lait d'ânesse, il n'en prescrivait pas moins fréquemment celui qui est retiré d'autres femelles d'animaux.

L'aphorisme 64 du 5me livre résume sa manière de voir sur le point de thérapeutique qui nous occupe: *Lac dare capite*

dolentibus malum : malum et febricitantibus et quibus ilia suspensa murmurant ; malum et siticulosis et quibus biliosæ dejectiones, febres acutæ et copiosa sanguinis evacuatio facta est. Convenit vero tabidis non admodum valde febricitantibus lac præbere et in febribus longis et languidis, si nullum ex supradictis signum adsit, et præter rationem extenuatis. En somme, le lait est ici repoussé, en général, dans les maladies fébriles aiguës, et c'est surtout dans les maladies chroniques qu'il est indiqué. Si l'on veut se rendre compte des motifs pour lesquels Hippocrate pose de si nombreuses contre-indications, on verra qu'elles reposent sur de fausses idées théoriques plutôt que sur l'expérience. Le danger consiste en ce que le lait peut facilement se changer en bile, et il se change en bile parce qu'il est de nature grasse. C'est là ce qui ressort de la lecture d'un grand nombre de textes d'Hippocrate, et ce que nous apprend d'ailleurs un savant commentateur qui, avec cette patience perdue de nos jours, a consacré un volume à expliquer l'aphorisme rapporté ci-dessus : *Ad facilem explicationem eorum quæ divinæ scientiæ Princeps in hoc textu delitescere voluit, repetendum quod quamvis lac quatuor humoribus corporis naturam constituentibus proportionibus respondeat, eorumque materia sit, in bilem magis quam in cæteros humores facessere : generatur enim a pinguiore ciborum et potuum substantia quæ facile in bilem secedit; juxtà Hippocratis effatum : Biliosum à pingui*[1] (Épid., sec. 6, text. 9). Quelles que soient ses appréhensions théoriques, le Père de la médecine faisait un usage bien plus fréquent du lait qu'il ne l'eût semblé au premier abord. Pour s'en convaincre, il suffit de parcourir l'ouvrage de Restaurant, dont nous venons de parler. Là on trouvera, avec de nombreux

---

[1] *Hippocratis de natura lactis et de usu in curationibus morborum, auctore* Raymondo Restaurant. Arausioni 1667, pars secunda, pag. 4.

textes à l'appui, l'énumération d'une pléiade de maladies dans lesquelles Hippocrate a employé le lait. Parmi ces maladies, citons seulement ici la jaunisse, les maladies pituiteuses, les fièvres bilieuses [1], l'érysipèle du poumon, l'épilepsie, la paralysie, les ulcères de la tête, la maladie livide, les affections mélancoliques, le melæna, les cours de ventre, le flux hépatique, l'hydropisie causée par un vice de la rate ou du foie, la sciatique, les flux, l'hydropisie et la strangulation de la matrice, les inflammations, les érysipèles, les fièvres hectiques et le choléra sec [2].

Après Hippocrate, tous les médecins de l'antiquité ont fréquemment employé le lait, et ils ont même reconnu les avantages de la diète lactée exclusive et rigoureuse. Galien, entre autres, cite l'exemple d'un individu qui a vécu jusqu'à l'âge de cent ans en se nourrissant uniquement de lait [3]. Pour le dire en passant, ce fait n'est pas aussi merveilleux qu'on le croirait, et il n'y aurait pas besoin de remonter jusqu'au médecin de Pergame pour trouver dans les auteurs des observations authentiques du même ordre.

Ainsi Buchener raconte l'histoire d'une jeune fille qui vécut pendant six ans avec du lait coupé. Le professeur Vincent Placcius (de Hambourg) passa une bonne partie de sa vie à ne boire que du lait [4]. Il existe mille autres exemples identiques, réponse victorieuse à ceux qui craignent les effets trop débilitants de la diète lactée, et qui, pour quinze jours où ils ne mangent pas d'aliments solides, s'imaginent que la vie va soudainement s'évanouir en eux.

---

1 Preuve évidente qu'Hippocrate, comme tous les grands médecins, savait souvent oublier les théories fausses au lit du malade.

2 Restaurant, *loc. cit.*, pag. 6 à 12.

3 *De sanitate tuendâ;* liv. 5, chap. 7.

4 *Essai sur le lait considéré médicalement sous ses différents aspects*, par Petit-Radel. Paris, 1786, pag. 76.

Nous ne dissimulerons pas cependant qu'aux yeux de tous les médecins de l'antiquité et de ceux qui ont été leurs plagiaires au moyen âge, l'usage du lait dans les maladies était de nature à amener trop souvent un grave danger. Ignorant que le lait doit être normalement coagulé dans l'estomac pour être digéré, ils faisaient de cette coagulation un accident sérieux et la regardaient comme la source de beaucoup de maux. Cette erreur se trouve déjà dans Hippocrate, mais elle ne fait que s'accroître chez ses successeurs.

Remarquant que la chaleur caille le lait, Hippocrate proscrit ce remède dans les fièvres chaudes. Dioscoride a la même crainte, et c'est pour s'opposer à ce danger imaginaire qu'il l'interdit aux personnes cholériques et bilieuses. Cette opinion était encore partagée beaucoup plus tard par son commentateur Matthiole, dans lequel on lit la phrase suivante :

« Le lait, mis en coagulum, produit la difficulté de respirer, oppresse l'estomac, porte des vapeurs à la tête et se cuit avec beaucoup de peine. » (*Commentarii in sex libros Pedacii Dioscoridis*. Venetiis, 1554, § VII.)

Citons encore parmi les médecins imbus des mêmes idées, Galien [1], Aétius, Avicenne, Amatus Lusitanus, Henri de Heers et même Sennert, qui nous donne les moyens de combattre les troubles dus à la coagulation si fort redoutée. C'est à cause d'elle, nous dit Aétius, « que le lait produit les effets les plus fâcheux dans les malades attaqués de dysenterie».

Avicenne énumère tous les graves accidents que peut produire cette coagulation. (*Opera omnia*, lib. IV, fen. 6, tom. III, sect. 96.) Amatus Lusitanus dit : « Le lait coagulé cause une sensation de pesanteur, accompagnée de douleur dans les hypo-

---

[1] Galien craint tellement la coagulation du lait, qu'il accuse cette coagulation de produire des pierres dans la vessie.

chondres; un malade dans cet état s'étant efforcé à vomir, fut suffoqué sur-le-champ.» (*Curationum medicinalium centuria septem*, Venetiis, 1557. cent. 6, cur. 5, 6.) Enfin, Henri de Heers parle «d'une personne en qui le lait s'étant coagulé produisit des effets très-fâcheux, comme les sueurs froides, une difficulté de respirer poussée jusqu'au danger de suffocation, l'oppression, les nausées, l'agitation du corps et les défaillances. fréquentes. (*Observationes medicæ oppido raræ*. Leodii, 1631, obs. 15.)

Nous n'avons pas fait ces citations pour nous donner le plaisir de relever une des mille erreurs qui ont eu cours dans la science, et qui ont ainsi privé fréquemment la thérapeutique de ses meilleurs agents. Si nous avons voulu démontrer comment était née et comment s'était propagée pendant tant de siècles l'idée des dangers graves attachés à la coagulation du lait dans l'estomac, c'est pour rendre compte de la préférence que la plupart des médecins de l'antiquité et du moyen âge, ont donnée d'ordinaire au petit-lait sur le lait lui-même. Sur l'excellent effet du petit-lait en thérapeutique, si nous voulions rapporter tous les textes que nous avons recueillis dans les médecins anciens, nous n'en finirions pas. Qu'il nous suffise donc de citer les noms d'Hippocrate, de Celse, de Pline, de Dioscoride, de Galien, d'Aétius, de Mésué, de J. Wiérus, de M. Martin, de l'école de Salerne, etc., etc. La plus grande partie des maladies chroniques, et surtout les plus invétérées, sont rendues tributaires du petit-lait. Alors que tout semble désespéré, il faut encore avoir confiance en lui, et essayer cette ressource suprême!

A nous qui connaissons les reproches injustes que les anciens faisaient au lait, et les motifs pour lesquels ils lui préféraient le petit-lait, il sera permis de revendiquer pour le premier une partie de cette expérience qui a consacré les vertus du second. Ce n'est pas, d'ailleurs, que nous identifiions absolument le

lait au petit-lait, et que nous ignorions que s'il est des circonstances dans lesquelles on peut à peu près indistinctement se servir des deux, il en est d'autres où il faut établir entre eux un choix rationnel.

Vint une époque barbare où, quoiqu'on fît grand étalage de respect pour les médecins de l'antiquité, on oublia complètement l'esprit de leur science. A la thérapeutique naturiste et hygiénique de l'école hippocratique succéda, chez les Arabes et les Arabistes, une polypharmacie dangereuse ou ridicule. Ce fut le règne exclusif des drogues venues de l'Orient. Comment, à cette époque fanatique du merveilleux, aurait-on eu confiance en un remède qui ne venait pas des contrées lointaines, et que la nature avait prodigué partout! En vain Wepfer s'écriait-il que le lait a quelque chose de divin : on ne le croyait pas. Comme si l'air, l'eau, ainsi que le lait, et toutes les choses qui nous entourent de plus près, n'étaient pas les plus utiles et les plus puissants modificateurs de notre organisme !

Donc, pour toute cette longue époque d'alchimistes, de chimiâtres, d'astrologues et de drogueurs, le lait n'était pas un vrai remède, et on oubliait même les attestations élogieuses des temps passés, pour se rappeler de vains reproches. On craignait encore sa disposition à se convertir en bile ou à se coaguler, et on méconnaissait sa vertu fréquemment souveraine. Triste époque, quoi qu'on en ait pu dire, pour toutes les sciences expérimentales!

La réaction se fit vers la fin du XVIe siècle. Un des premiers qui protesta en faveur du lait fut Vischer, dans une thèse soutenue en 1586, à Tubingue, et intitulée : *De lactis ejusque partium naturâ et viribus*. Puis vint J. Costœus qui, dans son traité *De facili medicina per seri et lactis usum*, publié à Bologne en 1595, attaqua vigoureusement la polypharmacie, reprit la tradition hippocratique et proclama l'mportance du naturisme

et des remèdes simples et à notre portée. J. Costœus va beaucoup trop loin : de même, dit-il, que le lait est l'aliment unique de l'enfant, de même il est le remède unique de tous nos maux. Cette panacée universelle, cet élixir de longue vie, que les alchimistes avaient si laborieusement cherchés dans la transmutation des métaux, Costœus les trouvait dans le lait !

A la suite de ces deux hommes, nous noterons parmi les chauds défenseurs du lait, le Napolitain Baricelli qui, dans l'opuscule *De lactis, seri, et butyri facultatibus et usu,* vante non-seulement le lait, mais tous les produits qu'on en extrait. Tandis que dans une thèse soutenue en 1645, à Paris, Guyot veut reprendre la vieille erreur de Galien, sur la production des calculs par l'usage du lait, Van der Linden et Deusingiüs portent aux nues, à Groningue, le remède dont nous parlons.

Parmi les partisans de l'usage du lait en médecine qui écrivirent à peu près à cette époque, nous devons citer encore Bonconi, Echardt, Prauser et Restaurant. Ce dernier, par malheur, au lieu d'expérimenter, s'adonne à ces travaux de compilation et de critique qui plaisaient tant à cette époque, et croit trouver dans quelques aphorismes d'Hippocrate, qu'il commente longuement, comme nous l'avons dit, le dernier mot de la science.

Cependant les chimiâtres étaient ébranlés et non vaincus ; il manquait à leur défaite complète le poids d'une grande autorité scientifique. F. Hoffmann était destiné à leur porter dans l'opinion publique un coup décisif. Comme Hippocrate, l'illustre médecin de Halle s'éprend d'enthousiasme pour le lait d'ânesse, et dans le tome VI de ses *OEuvres* il consacre de longues pages à son admirable usage, « *mirabilis usus* »; mais Hoffmann ne se contente pas d'écrire lui-même, il inspire à ses élèves des travaux sur cette question. Sous sa présidence, Vogel soutient à Halle, en 1726, une thèse remarquable sur le mélange essen-

tiellement utile « *longe saluberrimus* » du lait avec les eaux minérales.

F. Hoffmann fit autorité, et de son époque à celle de Petit-Radel, le lait fut très-employé. A cette période se rattachent les travaux de Cheyne, qui le recommande dans une foule de maladies, et qui en était tellement enthousiaste qu'on l'accusait, ce dont il se défend, de n'avoir pas d'autres remèdes pour les affections consomptives (*The english malady*, Londres, 1734, in-8°); —de Weiss, qui a attaché son nom à un petit-lait médicamenteux;—de Richter, qui cherche à disculper de toute accusation son remède favori; —de Will, et enfin de H. Gourraigue et Claret, qui ont écrit tous les deux à Montpellier. Gourraigue traite d'une manière générale des propriétés du lait et de ses usages médicaux; tandis que Claret, circonscrivant son sujet, se demande dans une thèse intéressante, mais trop théorique, si la diète lactée absolue n'est pas le remède du cancer mammaire inopérable. « *An cancro mammario ulcerato inextirpabili pro omni alimento lac?* » Nous ne pouvons pas cependant céler que, même à cette époque, il y eut des voix opposantes, et particulièrement celle d'un médecin de Nérac, du nom de Raulin. Le livre de Raulin, imprimé à Paris en 1754, a pour titre : *Observations de médecine où l'on trouve des remarques qui tendent à détruire le préjugé où l'on est sur l'usage du lait dans la pulmonie.* Il est impossible d'entasser plus d'absurdités en un seul volume, que ne l'a fait Raulin dans le livre que nous avons sous les yeux. Les grands arguments de Raulin sont les suivants : le tubercule a l'aspect de lait caillé; donc le lait caillé peut produire des tubercules dans les poumons. Baglivi ayant injecté de l'esprit de vitriol dans la jugulaire d'un chien, on trouva la substance du poumon très-noire. Or, le lait s'aigrit sur l'estomac, et par l'exemple de l'esprit de vitriol on peut voir les inconvénients des acides dans le poumon (pag. 184 et 185). Enfin, pour réfuter Restaurant,

Raulin commente à son tour l'aphorisme d'Hippocrate que nous avons cité, et veut prouver que le Père de la médecine partage toute son horreur du lait.

Gardons-nous d'insister sur d'aussi plates erreurs ! En vérité on rougit pour l'esprit humain, quand on songe à toutes les sottises que le mécanicisme a inspirées aux médecins; et cependant, dans cette méditation, que d'enseigements ! N'y voyons-nous pas la condamnation de toutes les hypothèses mécaniciennes et matérialistes de quelques-uns de nos savants d'aujourd'hui, qui, dans quelques siècles, deviendront aussi ridicules que les plus absurdes rêves du moyen âge !

Le livre de Petit-Radel, que nous avons déjà plusieurs fois mentionné, ne vaut pas sa réputation. Nous ne lui reprocherons pas de grandes défectuosités dans l'étude physique et chimique du lait, car l'auteur paraît avoir eu là-dessus toutes les connaissances que l'on possédait à son époque. Mais nous serons plus sévère sur la partie de l'ouvrage qui a trait à la thérapeutique, où manquent totalement les indications précises. Prenant pour point de départ la classification de Sauvages, qu'il regarde comme la meilleure, Petit-Radel fait comparaître successivement un grand nombre de maladies, pour proclamer les bons résultats qu'elles retirent du lait. Et s'il énumère plusieurs affections où les effets heureux du remède qui nous occupe sont fort contestables, il méconnaît d'importants services que celui-ci rend dans d'autres états morbides, et par exemple dans l'hydropisie. Et cependant, c'est peut-être celle qui manifeste le plus brillamment la puissance thérapeutique du lait, et une telle vérité n'est point nouvelle, puisque, comme nous l'avons déjà dit, elle remonte à Hippocrate.

Après Petit-Radel, nous avons à signaler les travaux de quelques médecins qui ont écrit au commencement de notre siècle. C'est ainsi que nous ne pouvons passer sous silence les noms de Parmentier et Deyeux, qui ont fait une étude complète des dif-

férentes espèces de lait, et ceux de C.-A. Goupil et Billiottet, qui, revenant sur les assertions émises par Bayle vers le milieu du XVIIe siècle (*de utilitate lactis ad tabidos reficiendos*), ont borné leurs recherches à démontrer l'utilité du lait contre la phthisie pulmonaire.

Mais celui d'entre les médecins de notre siècle qui a le plus fait pour vulgariser l'emploi de la diète lactée contre une maladie déterminée, c'est sans contredit Chrestien. Reprenant les idées d'Hippocrate, de Guy-Patin et de plusieurs autres, le médecin de Montpellier a prouvé expérimentalement que la diète lactée constitue contre l'hydropisie un remède d'une haute efficacité. Le mémoire de Chrestien, inséré en 1831 dans les *Archives générales de médecine*[1], est devenu célèbre, et l'autorité d'un praticien aussi justement renommé a vulgarisé singulièrement la cure de l'hydropisie par le lait. Il est peu de médecins de Montpellier qui n'aient recueilli dans leur pratique quelques exemples démonstratifs de sa puissante efficacité.

Parmi les contemporains qui ont témoigné en faveur du remède que nous préconisons, nous en citerons plusieurs. M. Renaud fils (de Loche) a obtenu plus de vingt guérisons à la suite de l'emploi du lait mélangé à l'eau de chaux, dans le traitement de diarrhées chroniques graves, consécutives à des dysenteries[2]. C'est aussi dans la diarrhée chronique que M. le docteur Auphan (d'Alais) a vanté la diète lactée, en se fondant sur l'expérience et sur des théories que nous discuterons[3].

L'ulcère chronique de l'estomac, soigneusement distingué du cancer par M. Cruveilhier, a fourni a M. Schutzenberger une

---

[1] *De l'utilité du lait administré comme remède et comme aliment dans le traitement de l'hydropisie ascite*, tom. XXVII, pag. 329 et 484.

[2] *Bulletin général de thérapeutique*, 1833, tom. V, pag. 192.

[3] *De la diète sèche et du lait dans le traitement de la diarrhée chronique*. Montpellier médical, 1859, tom. II, pag. 410.

autre occasion d'attester les puissants effets de la diète lactée aidée du nitrate d'argent à l'intérieur. Le professeur de Strasbourg administre le lait pur ou coupé avec l'eau de Vichy, Il commence par des doses petites, et en arrive jusqu'à 5 ou 6 litres par jour. Le point le plus délicat de ce traitement, c'est l'époque de changement de régime, qu'il faut retarder le plus possible, si l'on ne veut pas s'exposer à des rechutes [1].

Les expériences de nos contemporains ont surtout trait à l'emploi du lait contre les différentes formes de l'hydropisie. Ainsi, le docteur Murer (de Lyngby), médecin danois, a annoncé d'importants succès qu'il a obtenus en répétant les expériences de Chrestien et des médecins français. Administrant à des malades atteints d'ascite ou d'anasarque, 2 ou 3 litres de lait par jour pour toute nourriture et pour tout traitement, il a obtenu de puissants effets diurétiques et la guérison. Chez des ivrognes atteints d'anasarque et d'hydrothorax, survinrent, sous l'influence du lait, une polyurie vraiment extraordinaire et une guérison définitive au bout de quatre ou cinq mois [2]. Le docteur Cornélius a vu un malade atteint d'ascite, ponctionné six fois et soumis inutilement à tous les diurétiques importants, être guéri par l'administration de 3 litres de lait cru par jour, pendant un mois. Au bout de ce temps, on lui permit d'ajouter un peu de pain dans son lait, et il ne survint pas de rechute. Le docteur d'Avoine (de Malines), qui rapporte ce fait, a guéri, lui aussi, par un traitement semblable, plusieurs malades atteints d'anasarque avec albuminurie [3]. M. Sue (de Marseille) confirme ces succès par l'exemple de sa propre pratique [4]. M. le

---

[1] *Gazette médicale de Strasbourg* (juin 1856).

[2] *Bulletin général de thérapeutique*, 1840, tom. XVIII, pag. 323.

[3] *Annales de la Société de médecine de Malines*, et *Gazette médicale de Montpellier* (août 1846).

[4] *Archives médicales de Marseille* (août 1846).

docteur Chairon avait affaire à un anasarque lié à une maladie du cœur. L'ascite était si considérable, que la paracentèse de l'abdomen avait été deux fois jugée nécessaire. Tout traitement médical était resté inutile. M. Chairon administra du lait cru froid, jusqu'à concurrence de 6 litres par jour. Après une diurèse énergique, l'ascite et l'anasarque disparurent, et pendant plusieurs mois il n'y eut aucune récidive, quoique la maladie du cœur ait persisté, comme il fallait s'y attendre [1]. N'oublions pas de dire que M. le docteur Gumbrecht a signalé, comme moyen de rendre plus facile la digestion du lait dans un pareil mode de traitement, l'adjonction d'un peu de sel de cuisine [2].

Nous devons une mention toute particulière aux efforts de M. Serre [3] (d'Alais). Quoique la manière de régler la diète lactée, préconisée par ce confrère distingué, ne soit pas la nôtre, et que nous nous proposions de la critiquer dans le courant de ce mémoire, il y aurait injustice à méconnaître les succès qu'elle a donnés au médecin d'Alais et à ses imitateurs, parmi lesquels nous citerons M. Claudot [4] (de Neufchâteau) et MM. Ossieur et Dieudonné [5]. M. Serre est certainement un de ceux qui ont le plus contribué, de nos jours, à répandre l'usage de la diète lactée contre l'hydropisie. Nous n'oublierons pas enfin, en terminant cette courte revue, de mentionner les remarquables leçons de clinique de M. le professeur Dupré, qui pose avec tant de soin devant ses élèves les indications de tous les grands agents de la thérapeutique, et un Mémoire de notre collègue M. le professeur-agrégé Guinier, dans lequel sont exposées et critiquées avec beaucoup de sagacité les opinions de Chrestien et de M. Serre (d'Alais).

---

[1] *Union médicale* (novembre 1859).

[2] *Gaz. méd. de Lyon* (janvier 1858).

[3] *Bulletin général de thérapeutique*, 1853, tom. XLV, pag. 30 et 123.

[4] Id., pag. 363.

[5] *Journal de médecine de Bruxelles* (septembre 1853).

Ce Mémoire contient, en outre, d'intéressantes réflexions de son auteur, et une curieuse observation d'anasarque guéri par le traitement de M. Serre [1].

Il ressort, de cet historique, que la diète lactée a été essayée dans un très-grand nombre de maladies. Celles contre lesquelles elle a été le plus employée sont : l'hydropisie (Horstius, Bontius, Mauriceau, Chrestien, Serre, etc.), la goutte et le rhumatisme invétéré (Le Ménestrel, J. Greisel, J. Dolœus, Sydenham, Cullen, etc.), la phthisie pulmonaire (Sydenham, Bayle, C.-A. Goupil, Berthollet, etc.), le cancer (Claret), la diarrhée (Renaud de Loche et autres), l'épilepsie, l'obésité, etc. Nous ne voulons pas nous étendre sur des sujets aussi divers, et nous n'insisterons que sur les résultats de notre expérience personnelle. Aussi traiterons-nous à peu près uniquement de l'emploi de la diète lactée dans les maladies du cœur, l'hydropisie et la diarrhée. Procédant ainsi du particulier au général, nous en arriverons à rechercher le mode d'action de la diète lactée, et les règles qui peuvent en assurer l'efficacité. Nous renvoyons aux ouvrages classiques l'étude physique et chimique du lait et de ses différentes espèces. Nous ne parlerons pas non plus du régime mixte, où l'on associe au lait d'autres aliments. C'est la diète lactée stricte qui nous occupera seule, et nous nous bornerons même à celle qui est faite avec le lait que l'on peut le plus facilement se procurer, celui de vache. En limitant ainsi soigneusement notre tâche, nous espérons la remplir avec plus de netteté et de précision.

---

1 *Bulletin général de thérapeutique*, 1857, tom. LIII, pag. 337.

II.

Emploi de la diète lactée dans les maladies du cœur et l'hydropisie.

Les maladies du cœur, par la gêne qu'elles apportent dans la circulation du sang, produisent souvent l'hydropisie. C'est contre cette hydropisie consécutive et non contre la lésion du cœur elle-même, que l'on a d'ordinaire prescrit le lait, lequel a dissipé dans bon nombre de cas la première, sans pouvoir guère remédier à la seconde. Il est pourtant une lésion du cœur qui est beaucoup moins étroitement liée à l'hydropisie que les autres, et dans laquelle la diète lactée nous a plusieurs fois manifesté sa puissante efficacité : c'est l'hypertrophie active. Commençons par cette dernière.

1° *De la diète lactée dans l'hypertrophie active du cœur.* — Suivant le rapport entre l'épaisseur des parois du cœur, d'une part, et les dimensions des cavités et des orifices, d'autre part, l'hypertrophie produira des symptômes bien différents. Si les parois sont peu épaisses et si la dimension des cavités est considérable, les orifices rétrécis et les valvules gênées dans leur jeu, il y aura embarras dans la circulation et tendance à l'hydropisie. Que les fibres musculaires du cœur, au contraire, soient très-développées, tandis que les autres parties de l'organe sont à l'état normal ou que du moins leurs lésions restent sur le second plan, l'impulsion du sang sera très-vive, et il y aura une grande activité circulatoire, une forte tension dans les vaisseaux, une injection des capillaires, une sorte de pléthore, des menaces incessantes de congestion et d'hémorrhagie sur les différents organes. Le cerveau et le poumon seront surtout exposés. Frappés d'un tel

danger, Albertini, Valsalva et Laënnec traitaient cette hypertrophie active par les saignées répétées. Celles-ci sont, en effet, promptement utiles, et il est des cas urgents où on ne peut s'en passer. Mais ce n'est là qu'un expédient momentané, qui peut devenir dangereux pour plus tard. Au point de vue de ses effets secondaires, la saignée doit être rapprochée des purgatifs. Rien ne constipe plus que l'usage répété des purgatifs; rien fréquemment aussi ne favorise plus la pléthore, ou du moins la fausse pléthore, qui a à peu près tous les inconvénients de la vraie, sans en avoir les avantages, que l'usage répété de la saignée. Aussi a-t-on vu beaucoup de malades soumis au traitement de Valsalva, s'en trouver fort mal. Nous nous sommes proposé d'arriver au même but et de remplir les mêmes indications que Valsalva par la diète lactée. Nous avons obtenu ainsi une diminution dans la quantité [1] et dans la plasticité du sang; la tension artérielle a diminué, et les menaces de congestion ont disparu. Tout le monde connaît les sympathies de l'estomac. Après un repas composé d'aliments nutritifs et excitants, il se produit par action réflexe une stimulation générale très-dangereuse, quand déjà la pléthore existe. Aussi est-ce fréquemment pendant la digestion que meurent, par apoplexie cérébrale ou pulmonaire, les malades atteints d'hypertrophie du cœur. En ne mettant au contact de la muqueuse stomacale qu'une substance douce et émolliente comme le lait, on se place à l'abri de ce danger. Voilà encore un des effets heureux du moyen que nous préconisons.

Ce n'est pas seulement une action palliative, mais bien une action curative que la diète lactée est susceptible de produire. Si elle est convenablement réglée, elle amènera un amaigrissement des tissus, et en particulier de celui du cœur. D'une autre part, comme les muscles du cœur, ainsi que tous les autres, se

---

[1] A laquelle l'action diurétique du lait n'est pas étrangère.

renforcent par un exercice énergique et prolongé, en calmant les contractions violentes du cœur et ses palpitations, le lait s'opposera à l'accroissement de cet organe.

Nous en restons là, pour le moment, de ces considérations théoriques, afin de laisser parler les faits. Notre pratique nous a déjà fourni plusieurs occasions de vérifier l'action éminemment utile de la diète lactée contre l'hypertrophie du cœur. Il nous a été donné une fois, entre autres, de voir une lésion de cette nature, assez récente et relativement peu considérable, disparaître, et la guérison s'établir. Malheureusement, comme l'hypertrophie commençante apporte en somme peu d'incommodité, et que son danger n'apparaît guère qu'aux yeux du médecin, les malades se soumettent rarement, pendant un temps suffisamment prolongé, à un régime pénible et désagréable. Pour les décider, il faut des symptômes qui les effraient, il faut une congestion grave sur quelque organe important, ou même une apoplexie. Aussi ce n'est guère que lorsque la lésion est déjà très-avancée, que l'on se fait obéir. Souvent même, alors, dès que le mieux se déclare, les instincts prennent de nouveau le dessus sur la raison, et les sujets, jusque-là dociles, n'écoutent plus que les conseils de la gourmandise. Malgré ces circonstances défavorables, la diète lactée peut encore être d'un grand secours, même dans les cas les plus graves. Devenue impuissante à guérir, elle est toute-puissante à soulager. Par elle, on diminue les souffrances et les menaces de congestion, on allonge la vie et on la rend plus tolérable.

Je n'ai jamais vu d'exemple plus saisissant des bons effets de la diète lactée contre l'hypertrophie du cœur, que l'observation suivante :

Madame G..., habitant un village du département de l'Hérault, vint nous consulter, il y a deux ans. Cette dame, âgée alors de 54 ans, portait les marques d'un tempérament lymphatique

sanguin et une bonne constitution. Sa santé avait été généralement assez bonne: point de rhumatisme dans les antécédents. La ménopause avait eu lieu à 49 ans. L'année suivante, sans cause appréciable, elle commença à se plaindre de palpitations, d'un sentiment de gêne et de constriction dans la poitrine, d'une légère suffocation, de rougeur et de chaleur à la face, de maux de tête. Le médecin consulté par elle crut voir dans son état une anémie consécutive à la ménopause et des symptômes hystériques. Il prescrivit un traitement ferrugineux et des antispasmodiques. Ces moyens, mal supportés, furent repris et abandonnés plusieurs fois, et la maladie empira lentement. Voici quel était, au moment de mon examen, l'état de Madame G...

Elle se plaignait de palpitations, qui augmentaient au moindre mouvement et à la moindre émotion morale; sensation d'un poids à la région précordiale ; essoufflement dans la marche. La face était rouge et congestionnée, les yeux brillants ; céphalalgie ordinaire ; pouls sans fréquence, plein et résistant à la pression ; battement des carotides très-visible. La pointe du cœur était abaissée et soulevait vivement la peau du septième espace intercostal. La matité absolue occupait 8 centimètres dans le sens du diamètre vertical, et 6 centimètres dans le sens du diamètre horizontal. Impulsion vive; bruits du cœur forts et sonores. L'état général est mauvais, les digestions sont difficiles, l'appétit nul. Je diagnostiquai une hypertrophie du cœur, sans beaucoup me préoccuper du point de savoir si la lésion était bornée au ventricule gauche ou envahissait tout le cœur, car je suis convaincu que cette distinction ne repose que sur des conjectures théoriques faillibles et sans utilité au point de vue du traitement. Il me paraissait plus important de savoir si l'hypertrophie était vraie ou fausse, c'est-à-dire si l'accroissement des dimensions du cœur était dû à celui de ses fibres musculaires. L'énergie des pulsations de l'organe et la tension de tout le système artériel et capillaire, ne me

laissaient aucun doute sur l'existence d'une hypertrophie vraie. Enfin, je ne pouvais penser à une hypertrophie concentrique, fort rare d'ailleurs; et comme, à mes yeux, la distinction de l'hypertrophie simple et de l'hypertrophie excentrique n'est possible qu'après la mort, à moins que la dilatation des cavités ne soit considérable, ce qui n'avait pas lieu ici, je laissai indécis ce dernier point de diagnostic.

Il eût été plus important de reconnaître la cause affectionnelle de l'hypertrophie; mais, malgré mes efforts, je ne pus rien préciser à cet égard.

Que prescrire? Les accidents avaient été aggravés par une médication tonique intempestive; ce fut pour moi un trait de lumière, et je pensai aussitôt à la diète lactée. Je dis catégoriquement à Mme G... que c'était là le seul moyen rationnel de traitement, et je ne lui cachai pas, pour la décider, la gravité de son état. Elle parut fort étonnée, car on ne lui avait parlé jusque-là que de toniques et d'alimentation fortifiante. Mais elle vit tant de conviction dans mes paroles qu'elle la partagea bientôt, et qu'elle revint chez elle décidée à mettre mes conseils à exécution.

Voici comment je réglai l'alimentation : Prendre toutes les deux heures une tasse à café de lait cru coupé avec un tiers d'eau, et quelques gouttes d'eau seconde de chaux. De cette manière, la malade but d'abord à peu près un litre et quart de lait dans les vingt-quatre heures. Mais la dose devait être vite augmentée, à mesure qu'il serait démontré que le lait était bien toléré. J'autorisai à arriver peu à peu, au bout d'un mois, à un maximum de trois litres. Toute autre alimentation et toute autre boisson étaient rigoureusement interdites. Si la soif devenait trop vive, il fallait se contenter de se laver la bouche avec de l'eau fraîche. J'ajoutai à mes prescriptions l'usage à l'intérieur de la teinture de digitale : débuter par 5 gouttes matin et soir, et aller en

augmentant jusqu'à ce que le nombre de gouttes dans toute la journée fût de 30.

Le traitement réussit à merveille. La malade, qui avait d'abord manifesté de la répugnance pour le lait, fut tout étonnée de le bien digérer; jamais le moindre poids sur l'estomac, jamais de rapports acides, et au bout de deux heures désir prononcé de boire une nouvelle dose; urines abondantes; constipation à laquelle on remédia par des lavements. En même temps, palpitations moindres, moins d'essoufflement, sommeil paisible. Madame G...., qui craignait de perdre toute sa force sous l'influence d'une alimentation amoindrie, constate avec joie que la marche est plus facile et qu'elle supporte mieux un exercice modéré.

Au bout d'un mois et demi je la revis, et je notai une amélioration très-prononcée. La malade avait maigri, ses joues étaient moins colorées, sa tête moins lourde; pouls moins dur, impulsion du cœur moins vive, battements moins énergiques. Il nous parut que la matité avait déjà éprouvé une légère diminution. Les fonctions digestives allaient à merveille.

Encouragée par ce succès, Madame G.... resta fidèle à son traitement, et pendant six mois se maintint à la diète lactée la plus sévère. Elle vivait avec trois litres de lait par jour. A ce moment, les symptômes fournis par l'auscultation s'étaient fort amendés. La pointe du cœur battait au niveau de la septième côte, la matité avait diminué de 1 centimètre dans le sens vertical. Notons que la digitale avait été suspendue au commencement du quatrième mois.

Nous permîmes alors de diminuer la sévérité de la diète, et deux fois par jour une certaine quantité de pain fut ajoutée au lait. L'amélioration fut toujours croissante. Madame G.... reprit son activité; elle faisait sans fatigue d'assez longues courses à pied, et n'éprouvait que rarement des palpitations. Au bout de dix mois de traitement, elle ajouta à sa soupe au lait du matin,

d'abord quelques herbages cuits, puis du poisson, et enfin même un peu de viande blanche. Le soir elle s'en tenait toujours à la soupe.

Nous avons revu la malade au commencement de l'été dernier. A ce moment, il y avait dix-huit mois qu'elle était en traitement. Elle nous dit se porter à merveille et manger de bon appétit. Elle avait repris pour son déjeuner l'usage des viandes et du potage, mais elle se contentait le soir d'une soupe au lait et d'herbages cuits. Son teint était celui de la santé. Elle dormait dans toutes les positions, marchait sans fatigue et sans essoufflement. Les bruits du cœur avaient perdu notablement de leur force; la pointe battait un peu au-dessus de la septième côte; la matité était réduite d'au moins 1 centimètre dans les deux sens. Nous assurâmes à Madame G.... que son état était aussi satisfaisant que possible; mais que si elle voulait éviter toute chance de rechute, elle devait toujours persister dans sa sobriété, et continuer à s'en tenir à la soupe au lait pour le repas du soir.

Voilà certainement une intéressante observation, et grâce à l'énergie de volonté de notre malade, le succès peut, en ce cas, être regardé comme fort remarquable. Il n'a fallu rien moins que cette bonne volonté, jointe au peu d'ancienneté et à l'étendue modérée de la lésion, pour en arriver là. Nous ne pouvons citer nul autre cas dans lequel notre pratique ait été aussi heureuse. Mais dans d'autres circonstances, nous avons obtenu d'importantes améliorations, qui eussent été plus marquées encore si nous ne nous étions trouvé en présence de lésions trop grandes ou de sujets trop indociles. Nous avons eu le regret de voir des amendements déjà évidents, enrayés par des imprudences et des infractions au régime tracé par nous.

Voici, par exemple, le court résumé d'une observation où nous avons espéré tout d'abord avoir le même résultat que dans le cas

précédent, et où le traitement a été interrompu malgré toutes nos prières et tous nos efforts.

Ce fait a beaucoup de rapports avec le précédent. Il s'agit d'une fille nommée Marie P., âgée de 36 ans, chez laquelle au début les symptômes de l'hypertrophie avaient été aussi pris pour ceux d'une chlorose. Marie P. avait souffert de rhumatismes à plusieurs reprises. Vers l'âge de 35 ans, elle se plaignit de palpitations, d'étouffements, de dyspepsie, et les règles augmentèrent. Un traitement ferrugineux inopportun ne fit qu'exaspérer le mal. Ce fut alors, au mois d'avril 1864, qu'elle nous consulta. La face était rouge, les carotides battaient avec violence, ainsi que l'artère radiale ; matité considérable à la région précordiale ; pointe du cœur abaissée au septième espace intercostal, battements très-forts ; bruit de souffle au premier temps et bruit de souffle carotidien (ce qui explique la méprise du premier médecin). Il y avait là une hypertrophie du cœur et un rétrécissement de l'édifice aortique. Le rétrécissement était peu considérable, et la gêne qu'il apportait à la circulation était dominée par la contraction énergique des ventricules hypertrophiés, puisqu'il existait une forte pression sanguine dans toutes les artères, et que le poul radial était plein, large et dur.

La diète lactée unie à la digitale nous sembla devoir produire des résultats avantageux, si nos conseils étaient rigoureusement suivis. Le lait, prescrit de la même manière que dans le cas précédent, fut très-bien supporté, et la malade arriva assez promptement à en boire trois litres par jour ; les palpitations et la dyspnée diminuèrent promptement. Au bout de trois semaines, une amélioration évidente s'était déclarée, et les battements et l'impulsion du cœur étaient moins intenses; mais déjà Marie P.... se trouvait fatiguée de son régime. Je vais beaucoup mieux maintenant, je puis manger, nous disait-elle. J'insistai, et grâce à mes instances j'obtins un sursis. La patience de la malade dura

deux mois, et l'amélioration de son état fit de notables progrès. Mais à ce moment, les demandes de vivres redoublèrent. Pour maintenir l'obéissance, je fis des concessions, et je permis deux soupes au lait; le mieux persista. Au bout de deux mois et demi, il y avait une diminution notable dans l'énergie des battements du cœur, de l'impulsion et du bruit du souffle. Mais tout à coup la malade cessa de venir nous voir, et nous apprîmes qu'elle s'était remise à manger de la viande, avec une voracité exaspérée par une longue privation. Nous ne la revîmes qu'au bout de deux mois : toute amélioration avait disparu, et la maladie avait repris sa marche. Nonobstant, Marie P.... refusa invinciblement de recommencer son régime. Devant cette obstination, nous renonçâmes à la diète lactée. Nous prescrivîmes la digitale *intra* et *extùs*, des vésicatoires, des sangsues à l'anus, des purgations, une alimentation très-modérée. Rien n'y a fait. Nous n'avons pas revu la malade cette année; la dernière fois qu'elle nous a consulté, le mal progressait lentement, mais sans relâche.

Voici maintenant un cas où la maladie était trop avancée pour que nous pussions espérer la guérir, mais où, sous l'influence de la diète lactée, nous avons obtenu une amélioration notable.

Le 8 février 1859 entrait dans les salles de notre service de Clinique interne, à l'hôpital civil d'Alger, le nommé Louis Claudet, âgé de 65 ans, cultivateur. Ce malade, porteur d'une constitution autrefois puissante, mais usée par les fatigues et l'abus des liqueurs alcooliques, présentait les symptômes suivants :

Face rouge, yeux brillants, dyspnée, palpitations; pouls plein, dur, légèrement fréquent. La pointe du cœur bat au huitième espace intercostal; voussure et matité étendue à la région précordiale; impulsion très-vive et donnant un choc à la tête de l'auscultant; battements énergiques avec un léger souffle au second temps, souffle dont le maximum d'intensité s'éloigne de la

pointe du cœur ; râles sous-crépitants dans les poumons ; langue rouge, pas d'appétit. La moindre marche redouble les palpitations ; vertiges fréquents. Nous diagnostiquons devant nos élèves une hypertrophie considérable, accompagnée d'une légère insuffisance des valvules sigmoïdes. La gêne qui résultait de cette dernière lésion, pour le mécanisme du cœur, était plus que contre-balancée par l'hypertrophie, et l'impulsion du sang dans les vaisseaux était fort considérable, ce qui nous porta à attacher plus d'importance à l'hypertrophie qu'à la lésion de l'orifice, et à diriger le traitement comme pour une hypertrophie active. Le malade avait déjà subi plusieurs traitements dans les hôpitaux (saignées, sangsues, digitale, cautères à la région précordiale, etc.). Nous le soumettons à la diète lactée (une tasse de lait cru non coupé toutes les deux heures ; 2 granules de digitaline tous les jours). Ces prescriptions, suivies ponctuellement, amènent dès le huitième jour un soulagement des souffrances. Au bout d'un mois, l'amélioration est sensible. L'impulsion et les battements du cœur ont moins de vivacité, la face est moins vultueuse, la dyspnée a diminué ; le malade peut se promener en marchant lentement. Au bout de deux mois, le mieux est tel que Claudet, se disant capable de travailler, sort malgré nous de l'hôpital. Nous l'engageons à suivre son régime au dehors et à venir nous voir. Un mois après sa sortie, il se présente dans notre cabinet : il a voulu manger à sa faim, et a complètement rechuté.

Il consent à rentrer à l'hôpital et à reprendre le régime du lait. L'amélioration ne se fait pas attendre, et au bout d'une quinzaine de jours les symptômes se sont amendés. Le mieux va en s'accroissant tout le temps où le malade est fidèle à son régime ; mais une seconde fois il demande sa sortie. Au bout d'un mois il rentre, après avoir éprouvé une nouvelle rechute, et cette fois encore le régime lacté améliore sa situation. Il sort une troisième

fois de l'hôpital, pour se remettre à manger. Ayant quitté Alger quelque temps après, nous n'avons plus eu de ses nouvelles, mais nous ne doutons pas qu'il n'ait fait assez promptement une triste fin.

Ainsi, voilà un homme porteur d'une lésion incurable, qui, sous l'influence de la diète lactée, éprouve à plusieurs reprises une importante amélioration, laquelle cesse dès qu'il veut reprendre un régime plus nutritif. Évidemment nous n'avons jamais espéré obtenir chez lui une guérison radicale ; mais si nous ne nous étions pas heurté à son indocilité, nous avions toutes les chances possibles de prolonger longtemps sa vie.

Ces améliorations produites par le régime lacté, et qui n'ont été que momentanées, soit à cause de la gravité de l'hypertrophie, soit à cause du peu de constance des malades, nous les avons observées dans quelques autres circonstances.

Nous pourrions citer, entre autres, le fait d'un malade atteint d'une hypertrophie considérable du cœur, avec éréthisme de la circulation, menacé de congestions apoplectiques sur le cerveau et les poumons, chez lequel depuis trois ans nous tenons la maladie enrayée par l'usage du lait pour toute nourriture. Ce malade a voulu à plusieurs reprises se mettre à un régime plus substantiel, et chaque fois des accidents graves ont éclaté presque instantanément.

Les quelques faits dont nous venons de parler, nous permettent d'en arriver aux conclusions suivantes :

Dans l'hypertrophie *active* du cœur, c'est-à-dire dans celle où les conséquences du développement des fibres musculaires l'emportent sur la gêne de la circulation occasionnée par la dilatation des cavités, le rétrécissement des orifices ou l'insuffisance valvulaire, et où, par conséquent, la tension du sang est grande dans les artères et le poul radial plein et dur; dans l'hypertrophie active, disons-nous, à son début, la diète lactée, aidée par la di-

gitale et quelquefois sans l'aide de cette dernière, peut, si elle est suffisamment continuée, amener d'abord un amendement dans les symptômes, et même, à la longue, une résorption du tissu musculaire surabondant, et par conséquent la guérison. Pour obtenir un si heureux résultat, il faut trouver des sujets exceptionnels, assez intelligents pour comprendre le danger de leur maladie, et assez maîtres d'eux-mêmes pour vaincre leur gourmandise. Mais l'obéissance absolue à des prescriptions pénibles, rare chez un individu peu incommodé et peu souffrant, comme ceux qui sont en butte à une hypertrophie commençante, devient beaucoup plus facile à obtenir quand la lésion a fait des progrès, et que des symptômes graves ont éclaté. Si surtout il y a eu des menaces et surtout des atteintes d'apoplexie ou de congestion pulmonaire ou cérébrale, le médecin n'aura qu'à vouloir fortement, pour se faire écouter, momentanément au moins, des malades. En ces occurrences, une guérison radicale n'est plus possible, mais il est permis d'espérer des effets palliatifs très-heureux. Sous l'influence de la diète lactée, on voit les palpitations et l'impulsion du cœur, ainsi que la turgescence sanguine de la face, du cerveau et des poumons, diminuer; le malade éprouve un bien-être inattendu. Que si ce bien-être ramène d'ordinaire des velléités de désobéissance, et si le sujet arrive à faire des infractions au régime prescrit, en l'y remettant au moment où les accidents se reproduisent, on verra survenir une nouvelle amélioration. Par ce moyen, la vie sera prolongée et rendue plus supportable.

Le tome VI du *Bulletin de thérapeutique* contient un article remarquable de M. J. Pigeaux[1], dans lequel ce médecin, réagissant contre les exagérations de l'école physiologique, étudie les effets du régime sur les maladies du cœur. Il concède que lors-

---

1 *De la diète dans les malad. du cœur*, 1834, tom. VI, pag. 197.

qu'existent la pléthore et l'éréthisme de la circulation, la diète aura des avantages incontestables et sera bien plus utile que la saignée. Mais il conseille, au contraire, un régime réparateur et tonique, lorsque la dilatation des cavités l'emporte sur l'hypertrophie musculaire, lorsque la circulation est embarrassée, le pouls petit et dépressible, lorsqu'il y a résolution et non oppression des forces. En des cas pareils, dit-il, la diète exagérée de l'école de Broussais a de grands dangers. Ces considérations, fort rationnelles, semblent contre-indiquer formellement la diète lactée dans toutes les lésions du cœur où la circulation, au lieu d'être rendue plus active, est difficile et embarrassée. Et cependant, comme dans ces circonstances l'hydropisie ne tarde pas à se manifester, et que la diète lactée est souvent un remède souverain contre l'hydropisie, on devra fréquemment avoir recours à ce moyen. Mais autant l'explication de son efficacité contre l'hypertrophie du cœur est facile, autant elle est ardue et encore obscure dans le nouvel ordre de maladies dont nous parlons. Ce n'est pas alors contre telle ou telle lésion, source d'hydropisie, que le lait agit, c'est contre l'hydropisie elle-même, abstraction faite de la lésion à laquelle elle est liée. Ce fait ne rend pas plus faciles les conceptions de la théorie. Aussi, avant de parler d'explications encore douteuses, allons-nous établir des bases expérimentales, et rapporter plusieurs exemples d'hydropisie guérie par le régime du lait.

2° *De la diète lactée dans les hydropisies en général.* — Commençons par un cas où l'hydropisie dépendait d'une maladie du cœur, et où la diète lactée a eu un succès vraiment remarquable.

M. X..., officier en retraite, âgé de 63 ans, a longtemps joui d'une excellente santé. Sa vie a été sage et réglée; point de rhumatisme, point de diathèse dans les antécédents. Pendant la

durée de son service militaire, il a contracté, en Afrique, des fièvres intermittentes qui ont été rebelles, mais ont fini par disparaître complètement. Retiré du service, il se portait à merveille et semblait devoir parvenir à un âge très-avancé, lorsque, en 1863, il commença à se plaindre de palpitations. Son médecin n'y attacha d'abord aucune importance; plus tard il se contenta de prescrire des frictions avec la teinture de digitale. Le mal progressa, et la digitale fut administrée à l'intérieur. Les palpitations ne firent que s'accroître; il s'y ajouta de la dyspnée, de l'affaiblissement, un œdème des membres inférieurs (continuation de la digitale, scillitine, purgations, sangsues, etc., régime tonique). A la fin d'octobre 1864, les symptômes acquirent tout à coup une immense gravité : cyanose, dyspnée intense; le malade ne peut se coucher; anasarque; oppression croissante. Mandé en toute hâte, nous vîmes M. X... avec son médecin ordinaire. L'oppression était extrême, la face bleue; pouls veineux, œdème général du tissu cellulaire; épanchement dans le péritoine et dans la plèvre; pouls misérable; battements du cœur irréguliers, tumultueux; bruit de souffle cardiaque aux deux temps; grande matité à la région précordiale. Tel était le désordre, qu'il était fort difficile de reconnaître le lieu précis de la lésion valvulaire qui avait été le point de départ de l'hypertrophie. Cependant, comme les bruits morbides avaient leur summum vers le haut de la région précordiale et se propageaient dans les grosses artères, nous inclinâmes à croire à une lésion des valvules sigmoïdes. Ce diagnostic était du reste peu important pour le moment; il fallait trouver le moyen de soulager au plus tôt le malade, car l'agonie était proche. Quelques cuillerées de bouillon étaient difficilement supportées et exaspéraient l'oppression. Il existait à la région anale des douleurs névralgiques intolérables qui arrachaient des cris au malade et que rien ne pouvait diminuer; notre parti fut bientôt pris ;

il n'y avait d'espoir, pour le malade, que dans le régime lacté. Cependant, telle était l'intensité de mal, que nous n'osâmes guère promettre à la famille de M. X... de réussir à arrêter une mort imminente.

Tous les remèdes, toutes les boissons, tous les aliments, furent suspendus; on donna seulement chaque deux heures une tasse à café de lait coupé avec un tiers d'eau, et 5 gouttes, matin et soir, d'un mélange par parties égales de teinture de digitale, de scille et de colchique. Contre les douleurs névralgiques de l'anus, frictions avec une pommade belladonée, lavements laudanisés.

L'effet de cette médication fut vraiment merveilleux et surpassa toutes nos espérances. Cet agonisant, qui étouffait et ne pouvait supporter quelques cuillerées de bouillon, digéra à merveille son lait, se calma et s'endormit. L'amélioration marcha avec une rapidité extraordinaire, il survint une diurèse énergique, l'hydropisie diminua à vue d'œil, la circulation se régla, le pouls se releva, les battements du cœur devinrent plus forts, moins fréquents et plus réguliers. Les douleurs disparurent. Le malade se mit à marcher dans sa chambre; il buvait son lait avec un plaisir extrême, il dormait tranquille. Ce fut l'affaire de huit jours. Non! jamais, dans une maladie chronique, je n'ai vu un soulagement si prompt, si complet, si inespéré!

La marche à suivre ultérieurement était toute tracée : augmenter peu à peu la quantité de lait et celle des diurétiques. Au bout de quinze jours, M. X... prenait environ 3 litres de lait par jour avec 30 gouttes du mélange de digitale, de scille et de colchique.

La convalescence marcha avec une grande rapidité, les forces revinrent tous les jours, l'oppression et l'anasarque disparurent complètement. Bientôt M. X... fut capable de sortir de chez lui. Deux mois après, il faisait à pied des marches d'une et même de deux heures. Il nous écrivait souvent : « Je suis guéri complète-

ment, nous disait-il, j'ai faim, je puis certainement prendre autre chose que du lait.»

Nous redoutions beaucoup le changement de régime; aussi nous ne nous départîmes pas de notre sévérité, et du mois de novembre 1864 au mois de mai 1865, M. X..., fort docile à nos recommandations, ne fit pas une seule infraction à la diète lactée.

Il se crut radicalement guéri, et par malheur voulut entreprendre un voyage d'une centaine de lieues. Les forces étaient bonnes, et les fatigues du chemin de fer furent parfaitement supportées. Mais le malade, qui digérait à merveille le lait des vaches nourries à la campagne, ne put supporter celui des vaches nourries dans une grande ville. Dès le lendemain ce lait lui pesa ; il voulut insister pendant deux jours, le trouble digestif fut en augmentant. Il suspendit alors le lait, et prit avec une grande modération une alimentation composée de potages, de viande et de légumes. Pendant quatre à cinq jours, ces aliments furent mangés avec un plaisir indicible, et bien tolérés en apparence. Mais bientôt les palpitations recommencèrent avec un peu d'essoufflement; en deux ou trois jours ces symptômes s'accrurent rapidement. M. X... se décida à repartir sur-le-champ, pour revenir chez lui et y retrouver le lait qu'il digérait si bien. Dans ce voyage, il fit un repas trop copieux et arriva chez lui très-fatigué. Pendant la nuit, il y eut des vomissements; l'oppression, les palpitations devinrent considérables. Nous accourûmes en toute hâte auprès de lui ; l'état était désespéré : collapsus, pouls misérable, battements du cœur faibles, très fréquents et très-irréguliers, engouement pulmonaire surtout à droite, œdème des membres inférieurs. En vain nous revînmes au régime lacté, en vain le malade fut couvert de vésicatoires et prit les remèdes en apparence les mieux indiqués, ce fut une courte agonie; la mort arriva cinq jours après le retour de voyage.

En résumé : lésion très-grave du cœur, gêne excessive de la

circulation, anasarque, affaissement, mort imminente, tel était l'état de M. X... au moment où nous le vîmes pour la première fois. Sous l'influence de la diète lactée, soulagement immédiat, guérison très-prompte de l'anasarque, retour des forces, état général aussi bon que possible, mais peu de changement dans l'altération pathologique du cœur. Voilà pourquoi il a suffi de la cessation de la diète lactée pour ramener tous les accidents et une mort presque foudroyante!

Arrivons-en maintenant à une observation dans laquelle nous verrons l'hydropisie siéger surtout dans le péritoine et dépendre non d'une lésion du cœur, comme dans le cas précédent, mais d'une lésion du foie. Ici encore la diète lactée fera disparaître facilement l'hydropisie; mais comme la lésion du foie est grave et que le remède est impuissant contre celle-ci, une rechute se manifestera dès que le sujet voudra en revenir à son régime ordinaire. Il arrivera même un moment où l'altération locale aura fait de tels progrès, que le lait ne pourra plus empêcher la marche fatale de la maladie.

V...., demeurant impasse Saint-Sauveur, à Montpellier, âgé de 68 ans, travailleur de terre, après avoir longtemps joui d'une bonne santé, vit, il y a quatre ans, cette santé s'altérer sous l'influence de fatigues prolongées. Bientôt son ventre s'enfla, et il vint nous consulter, portant tous les signes d'une ascite assez considérable. Une purgation suivie de l'emploi *intus et extrà* de digitale et de scille, pendant trois semaines, produisit d'excellents effets. Une diurèse abondante s'étant établie, le ventre fut bientôt complètement désenflé. Nous pûmes explorer facilement les viscères abdominaux, et reconnaître une hypertrophie notable du foie, qui nous expliqua le développement de l'hydropisie péritonéale. Nous pensâmes dès-lors que l'amélioration survenue chez V..... n'était que momentanée, et effectivement il reparut au bout de deux mois dans notre cabinet, avec un

ventre redevenu énorme. Cette fois, la teinture de scille et de digitale n'eut qu'un effet diurétique tout momentané, et le mal persista. Nous prescrivîmes le nitrate de potasse à haute dose, et à peine ce nouveau traitement était-il commencé, que le flux abondant d'urine se reproduisit et que l'ascite disparut au bout d'une quinzaine de jours. Nous ordonnâmes un traitement contre l'hypertrophie du foie (fondants, purgatifs , altérants, etc.), sans en espérer grand bénéfice. Effectivement, six semaines après la cessation du sel de nitre, l'ascite s'était reproduite. Mais, cette fois, nitre, scille, digitale, colchique, purgatifs, furent employés en vain, la maladie progressa, le malade s'affaiblit et tout fit craindre une fin prochaine. C'est alors que V.... fut soumis à une diète lactée rigoureuse (une tasse de lait coupé avec un tiers d'eau toutes les deux heures ; augmenter progressivement jusqu'à un maximum de trois litres de lait par jour; interdiction formelle de toute autre alimentation et de toute autre boisson). Dès-lors, la diète lactée joignant ses effets à ceux de la teinture de scille et de digitale, qui était restée impuissante, nous obtînmes une diurèse très-abondante, et l'ascite disparut promptement. Nous engageâmes V.... à ne pas abandonner son régime lacté, et pendant les trois mois qu'il fut fidèle à notre ordonnance, l'épanchement ne se reproduisit pas. Malheureusement l'obéissance fut de courte durée, et le malade se mit à manger de la viande, pour se fortifier, nous disait-il, La punition ne se fit pas attendre, et le ventre enfla. Nouvelle diète lactée, nouveau soulagement ; nouvelle infraction à la diète, nouvelle ascite. Cette fois, V.... n'osa pas venir nous voir de quelque temps, et lorsqu'il nous fit appeler chez lui, son état était pitoyable : le ventre avait pris des dimensions énormes, les jambes s'étaient enflées ; appétit nul, pouls très-faible, grand affaissement. Le lait, qui fut de nouveau prescrit, fut bien digéré, mais n'amena aucun dégonflement. La situation était des plus graves. Nous songions à pratiquer la para-

centèse de l'abdomen, pour soulager au moins le malade, lorsqu'une nuit celle-ci s'effectua par une ouverture spontanée qui se fit au niveau de l'ombilic, où la peau était distendue par une hernie ombilicale. Le soulagement fut prompt, et comme pendant quelque temps V.... s'en tint à son lait, il passa quelques mois en assez bon état.

Depuis lors il y a eu encore une rechute et une amélioration incomplète par le régime lacté. En dernier lieu, nous étions resté plusieurs mois sans voir le malade, lorsqu'il nous a fait appeler tout récemment (février 1866). Il avait abandonné son régime, et le ventre était tellement énorme qu'il ne pouvait se lever et qu'il était menacé d'asphyxie. A ce moment, le lait n'a produit chez lui aucune diurèse ; aussi nous nous sommes décidé à pratiquer la paracentèse, qui a évacué 17 litres de sérosité. Après l'opération, nous avons remis le malade au régime lacté, qui a été fort bien toléré et a produit des urines abondantes. Il va mieux momentanément ; mais comme l'hypertrophie du foie a fait de notables progrès, ainsi que nous avons pu nous en assurer après la ponction, nous n'avons pas grand espoir de voir l'amélioration se maintenir, et nous craignons que, malgré tous nos efforts, V... ne succombe bientôt aux progrès de son mal. Il n'en est pas moins bien curieux et bien intéressant de voir, même en présence d'une lésion considérable, le lait produire ses effets diurétiques et lutter contre l'envahissement de l'hydropisie. Personne ne peut avoir la prétention d'enrayer, par ce moyen, une altération organique telle qu'une vaste hypertrophie du foie. Mais si la cause matérielle de l'accumulation de sérosité est à son début peu étendue, ne doit-on pas avoir le sérieux espoir de voir celle-ci rester stationnaire ou même rétrocéder? D'autre part, alors même que celle-ci empire, n'est-ce rien que de soulager les malades en les débarrassant presque à volonté d'un symptôme fort sérieux et fort pénible, et de prolonger leur vie?

Nous pourrions, si nous ne craignions de donner trop d'étendue à ce mémoire, rapporter plusieurs autres observations d'ascite où le lait a eu de bons résultats. Mais cette maladie est sans contredit celle dans laquelle les auteurs ont le plus cité de faits de guérison par le moyen dont nous parlons; c'est celle qui, d'après eux, ferait éclater le mieux le triomphe de la diète lactée. Tel est du moins l'avis de plusieurs écrivains distingués, et spécialement de Bontius, de MM. Leroy de Méricourt et Fonssagrives [1]. Telle est aussi l'opinion que Chrestien a exprimée dans son fameux mémoire. « Plus de vingt fois, dit-il, j'ai vu la diète lactée pour alimentation presque exclusive, et sans autre auxiliaire que la paracentèse dans un petit nombre de cas, réussir complètement. — Est-ce parce que j'ai attribué l'ascite à un état inflammatoire plus ou moins prononcé, que j'ai adopté la médication dont il s'agit? Je n'ai point eu cette idée; c'est l'expérience qui m'a amené à l'emploi du lait [2]. »

Nous croyons devoir résumer ici en quelques mots les huit observations apportées par Chrestien à l'appui du traitement préconisé par lui.

Obs. I. — Ascite due à des causes irritantes. Emploi de la diète lactée. Urines abondantes. Guérison complète en quatre mois. C'est à ce malade, qui, se trouvant bien de l'emploi du lait, demandait à changer de régime, que Chrestien adressa sa célèbre apostrophe. « Dans la visite qu'il m'avait faite, dit-il, je m'étais aperçu que je ne devais pas lui ménager les expressions; aussi ma réponse fut-elle courte et forte : le lait ou la mort! Le malade se décida pour la diète lactée, qu'il continua rigoureusement pendant quatre mois, et il lui dut le retour d'une bonne

---

[1] *Hygiène alimentaire*, pag. 626.

[2] *Loc. cit.*, pag. 329.

santé, qui se soutint six ans; il mourut d'une pneumonie[1]. »

Obs. II. — Hypertrophie du foie; manifestation d'une ascite qui, en peu de jours, devient énorme. Paracentèse. Nouvel épanchement; diète lactée : diminution de l'épanchement; urines très-augmentées; concession de quelques aliments solides : diminution des urines; augmentation de l'ascite. Sévérité dans l'emploi de la diète lactée : retour de l'amélioration. Au bout d'un mois, nouvelle concession d'aliments solides aussi fâcheuse que la première; nouvelle sévérité dans l'usage exclusif du lait. Troisième alimentation solide, nuisible encore; retour heureux à la diète lactée. Fatigué de ce régime, le malade cesse de se soigner : l'ascite reparaît; le malade revient en Angleterre, et Chrestien n'a plus eu de ses nouvelles.

Obs. III. — Ascite fort ancienne. Diète lactée, employée plusieurs fois dans l'espace de dix ans, avec le plus grand avantage, mais sans opérer de guérison complète. Le malade ne mourut pas d'hydropisie. Il périt, âgé de plus de 60 ans, d'un tétanos.

Obs. IV. — Hypertrophie de la rate; ascite. Vingt-sept ponctions; lait fournissant aux trois quarts de la nourriture; guérison de l'hypertrophie de la rate après la vingtième ponction; apoplexie foudroyante par suite d'indigestion, au moment où la guérison de l'ascite allait être opérée.

Obs. V. — Hydrothorax, ascite et anasarque; disparition de l'hydrothorax. Diète lactée : disparition de l'épanchement. Permission de quelques aliments solides; diminution de la quantité de lait : retour de l'ascite. Nouvelle diète lactée exclusive; absence totale du liquide péritonéal, à en juger par le tact. Inconduite de régime : mort.

---

[1] *Loc. cit.*, pag. 333.

Obs. VI.—Ascite avec irritation du péritoine; huit ponctions; diète lactée stricte, longtemps continuée : guérison radicale.

Obs. VII. — Ascite considérable; diète lactée : disparition de tous les symptômes de l'ascite, quand cette diète est rigoureusement suivie ou que l'on s'en écarte très-peu; retour de l'épanchement quand le malade se permet un peu trop d'aliments solides. Le sujet parvient, pendant plusieurs années, à se maintenir en santé, en suivant un régime sévère.

Obs. VIII. — Ascite provenant d'une phlegmasie chronique du péritoine; diète lactée : guérison. Retour de la congestion séreuse par l'inobservation de l'emploi du lait pendant vingt jours; diète lactée. Suspension de cette médication, à cause d'une forte diarrhée. Emploi de la décoction de grains de café non torréfiés. Guérison au bout d'un mois.

Il serait possible de critiquer en plusieurs points quelques-unes des observations que nous venons de résumer brièvement. Elles sont surtout incomplètes, au point de vue de la recherche précise de la lésion provocatrice de l'ascite. Mais au lieu de demander à Chrestien ce que, ni les tendances de son époque, ni la nature de son esprit ne le portaient guère à étudier suffisamment, il vaut mieux profiter des acquisitions de sa vaste pratique et de sa remarquable habileté de thérapeutiste. Les observations précédentes restent comme un grand témoignage des effets importants de la diète lactée contre l'ascite.

Quant aux explications et aux théories, elles manquent complètement dans le mémoire de Chrestien. Laissons-le expliquer lui-même le motif de ce silence :

«Il serait très-aisé, dit-il, de tirer des faits que je viens d'exposer, des conséquences qui fourniraient de l'intérêt. Mon âge, mes occupations et le peu de goût que j'ai pour écrire, m'empêchent d'entreprendre un travail qui pourrait me mener fort loin. La seule

conséquence que je veuille tirer des observations que je présente, par le seul motif qu'elles me paraissent offrir une utilité incontestable, quelle que soit la théorie que l'on adopte pour expliquer les effets du lait, c'est que, *dans presque tous les cas d'hydropisie ascite accompagnée ou non d'anasarque, on peut, on doit même essayer de la diète lactée avant d'avoir employé aucun autre remède.* J'en excepte cependant, en général, l'hydropisie reconnaissant pour cause l'élément scrofuleux, la théorie rationnelle et l'expérience, surtout, apprenant que le lait n'est pas le remède le plus propre à la combattre. Si je dis : en général, c'est que je crois à la possibilité qu'une ascite, par une cause étrangère à la diathèse scrofuleuse, se manifeste chez un sujet entaché de cette dernière, et alors la diète lactée pourra être suivie du plus grand succès ; mais, dans aucun cas, il ne faudrait s'obstiner à en user si, après huit ou dix jours de son emploi, on n'en avait obtenu un effet diurétique marqué ; bien entendu qu'on l'abandonnerait plutôt, au cas qu'elle donnât lieu à des accidents graves ou d'une extrême importance[1].»

L'anasarque liée à la maladie de Bright cède aussi, dans bon nombre de circonstances, à la diète lactée. Nous avons recueilli plusieurs fois, soit dans notre pratique hospitalière, soit dans celle de nos maîtres, des faits de ce genre. En voici un que nous venons de constater tout récemment dans le service militaire de l'hôpital Saint-Éloi, dont nous avons été chargé comme suppléant de M. le médecin principal Pastureau. Les notes qui nous ont permis de résumer cette observation, nous ont été remises par M. Hamelin, interne distingué du service.

Jean M..., marin de la flotte, 23 ans, né à Lodève (Hérault), entre le 23 janvier 1866 à l'hôpital Saint-Éloi, dans le service

---

[1] *Loc. cit.*, pag. 493.

de M. le médecin principal Pastureau, et se couche au n° 10 de la salle Saint-Barthélemy.

Rien à signaler du côté de l'hérédité; les antécédents pathologiques sont nuls. Le sujet n'a commis jamais d'excès dignes d'être notés.

En octobre 1864, se trouvant à Rochefort, il fut exposé à l'humidité et au froid; le lendemain: frissons irréguliers, douleurs contusives dans les membres et aux lombes. Cet état persiste pendant quinze jours, puis diminue. Bientôt, de l'enrouement et de la toux apparaissent, la soif augmente, l'appétit diminue ainsi que les forces, et de l'œdème se manifeste aux extrémités inférieures.

Ces symptômes s'étant amendés, M.... put aller à Toulon, et y prendre part aux travaux de l'école de pyrotechnie. Mais au mois d'avril 1865 se manifeste une aggravation considérable de la maladie: les douleurs lombaires sont très-vives, les extrémités deviennent énormes; les urines sont peu abondantes et mêlées de sang; céphalalgie, bouffissure de la face, grande faiblesse. Le sujet entre à l'hôpital de Toulon, où l'oxymel scillitique, le nitrate de potasse, la teinture de scille et de digitale, et des ventouses scarifiées à la région lombaire, amènent une amélioration momentanée, qui se continue pendant toute la belle saison.

Au mois de décembre de la même année, après un refroidissement du malade, les symptômes de la maladie s'aggravent notablement. Le sujet entre alors à l'hôpital de Lodève, d'où il est dirigé vers l'hôpital Saint-Éloi. Là il est reçu, avons-nous dit, le 23 janvier 1866. Voici quel est à ce moment son état:

Face pâle et bouffie; anasarque considérable surtout au scrotum et aux jambes, qui sont énormes; ascite portée au point d'empêcher le malade de s'asseoir; bruit de souffle carotidien, toux et enrouement; quelques râles sous-crépitants dans la poitrine;

selles normales, pas d'appétit, douleurs lombaires, apyrexie; faiblesse considérable; urines sanguinolentes et rares, donnant par l'acide nitrique et la chaleur un précipité considérable d'albumine.

En présence d'une hydropisie aussi grave, M. Pastureau songe à l'instant à la diète lactée. Voici la manière dont celle-ci est réglée : quart, soupe au lait, lait pour boisson.

En même temps sont prescrits l'acétate de potasse à la dose de 10, puis de 15 grammes, des frictions avec la teinture de scille et de digitale et deux cautères à la région lombaire.

Sous l'influence de ces moyens s'établit promptement une forte diurèse, et l'anasarque diminue proportionnellement. Au bout de qninze jours il ne reste plus de sérosité que dans le péritoine et aux bourses. Malheureusement la diarrhée survient le 12 février, et on est obligé de suspendre le lait ; le malade est très-affaibli (riz gommé, lavement astringent).

La diarrhée ayant cessé le 15 février, on reprend le régime lacté; on y joint une potion nitrée, du fer réduit. Le 23 février l'acétate de potasse est de nouveau prescrit. Les urines sont redevenues très-abondantes, elles sont moins albumineuses. L'hydropisie diminue de jour en jour, et cesse complétement vers le milieu de mars.

A partir de ce moment, l'état va s'améliorant, les forces reviennent; l'appétit est bon. Le sujet reprend l'alimentation ordinaire.

C'est dans cette situation que nous trouvons M... le 9 avril, jour où nous prenons le service. Il attend à l'hôpital l'époque où il pourra se rendre à Vichy. Pendant quelques jours nous n'avons rien à changer à ses prescriptions; cependant, vers le 25 avril, M... se plaignant de voir augmenter sa soif et diminuer son appétit, on constata une augmentation d'albumine dans l'urine et un léger retour de l'œdème des membres inférieurs. Sur la de-

mande du malade lui-même, la diète lactée est reprise et réglée comme précédemment. L'amélioration ne se fait pas attendre. Quand M... quitte l'hôpital pour se rendre à Vichy, au commencement de mai, il y a toujours de l'albumine dans les urines, mais il n'existe aucune trace d'hydropisie ; l'état général est satisfaisant.

Dans son mémoire déjà cité [1], notre collègue M. Guinier rapporte un fait si remarquable d'albuminurie traitée par le régime lacté, que nous croyons bon de le résumer ici en quelques mots.

Étienne A... berger, âgé de 22 ans, entra le 18 juin 1853 à l'hôpital Saint-Éloi, où il se coucha au n° 7 de la salle Saint-Vincent. Ce jeune homme, très-lymphatique, mais d'une bonne constitution, habitant un pays marécageux, avait été exposé, un jour qu'il était en transpiration, à une pluie prolongée. Dès-lors il tomba malade, et il survint une albuminurie, une anasarque et un épanchement pleurétique. La peau était d'un blanc mat, dure, sèche et chaude (emploi inutile de la saignée, des ventouses, des purgatifs, de la scille, de la digitale, etc.). M. le professeur Dupré soumet alors le malade au traitement de M. Serre (d'Alais), et prescrit trois soupes au lait et trois oignons par jour pour toute alimentation et toute boisson. Dès le lendemain, les urines sont plus copieuses, bientôt l'appétit devient vif, les forces reviennent, l'anasarque diminue. Au bout de vingt-trois jours, plus d'œdème nulle part, l'épanchement pleurétique a disparu, amaigrissement. L'albuminurie n'a pas cependant cessé, quoiqu'elle soit moindre : on veut continuer le traitement; mais le malade, se sentant infiniment mieux et se croyant guéri, quitte l'hôpital, malgré les efforts que l'on fait pour le retenir.

Il n'est pas besoin d'insister pour faire voir l'importance de

---

[1] *Bulletin de thérapeutique*, tom. LIII, pag. 392.

cette observation. En vingt-trois, jours le lait a fait disparaître une anasarque grave et jusque-là rebelle à tous les traitements..

Malheureusement, dans les hôpitaux, bien des circonstances viennent s'opposer au succès du régime lacté ; c'est surtout l'indocilité des malades à suivre une diète sévère, parfois la mauvaise qualité du lait et le peu d'exactitude de son administration. Aussi avons-nous noté fréquemment une amélioration très-prononcée, qui donnait tout d'abord une espérance légitime dans le succès du traitement ; mais presque toujours aussi nous avons vu les sujets se rebuter trop vite, et profiter du mieux qu'ils éprouvaient, pour commettre des imprudences et des écarts de régime.

Dans la pratique particulière, on trouve d'habitude de meilleures conditions : les malades, plus intelligents, sont plus dociles aux prescriptions, la qualité du lait est meilleure, pour peu qu'on prenne de peine pour le choisir, et l'administration de cette boisson alimentaire se fait plus régulièrement. Aussi la diète lactée réussit-elle beaucoup plus fréquemment et plus complètement.

Parmi les faits de cet ordre que je pourrais citer, j'en choisis un que j'ai observé, au commencement de cette année, dans un village voisin de Montpellier, conjointement avec un confrère distingué, M. le Dr Ginett. Il s'agissait d'un enfant de 2 à 3 ans qui, dans la convalescence d'une scarlatine intense, avait été exposé, par la négligence de ses parents, à l'action du froid. L'anasarque ne se fit pas attendre, et devint très-considérable. En même temps, deux vésicatoires que l'enfant portait au bras se recouvrirent de diphthérite. Le pouls était très-fréquent et très-faible, les forces prostrées, et l'état paraissait fort grave. Le petit malade fut soumis à une diète lactée absolue, et on n'y ajouta d'autres remèdes que du sirop de quinquina. La plaie des vésicatoires fut pansée avec de la charpie trempée dans la décoction de quinquina. Bientôt la fièvre s'amenda, les urines devinrent très-

abondantes, l'hydropisie diminua, les forces se relevèrent. La plaie du vésicatoire prit un bon aspect et se cicatrisa. Au bout d'un mois l'anasarque avait disparu, et au bout de deux mois la santé de l'enfant était parfaite. Il avait été providentiellement arraché à une mort presque certaine !

Tout dernièrement encore, nous avons observé deux cas de succès de la diète lactée trop importants pour que nous n'en disions pas au moins un mot en passant.

Le premier cas a été vu par nous à Montbazin, chez un jeune malade que nous avons soigné avec notre ami, M. le Dr Grimald. Cet enfant était atteint d'un épanchement pleurétique qui avait envahi toute la plèvre du côté droit, et s'accompagnait de symptômes graves de fièvre hectique. La diète lactée, d'abord exclusive, puis associée à la viande crue, et deux vésicatoires sur le côté, ont amené la guérison. Dans moins de deux mois, l'enfant est parvenu à une santé complète. N'oublions pas de dire que le lait a été supporté à merveille et a produit une diurèse considérable.

Le second cas a eu Fabrègues pour théâtre, et nous l'avons observé avec notre excellent confrère, M. Gingibre. Une dame jeune, enceinte pour la seconde fois, présentait une anasarque s'étendant jusqu'au tissu cellulaire du voile du palais. Il n'existait pas d'albumine dans les urines, ni de lésion du cœur, et l'hydropisie était évidemment liée à la grossesse. Les symptômes adynamiques étaient très-marqués : essoufflement à la moindre marche, oppression, toux, sensation de faiblesse extrême, d'étouffement ; pouls misérable, anorexie, angoisse continuelle. A cause de l'adynamie, nous songeâmes tout d'abord, M. Gingibre et moi, à un traitement tonique et diurétique ; nous prescrivîmes du fer, du vin de quinquina, des bouillons, de la viande, etc., et en même temps des diurétiques légers. Quelques jours après, l'état avait empiré et nous parut grave. Nous craignîmes très-sérieusement que la malade ne fût emportée avant le terme de sa

grossesse. C'est alors que, frappés des mauvais effets des toniques, et malgré beaucoup de contre-indications, malgré l'adynamie, malgré le bruit de souffle carotidien, malgré la grossesse, mon confrère et moi nous prescrivons la diète lactée, absolue en commençant, mais devant être bientôt mitigée par du pain et même un peu de viande. Du lait de chèvre cru, coupé avec de l'eau de chaux, fut pris en quantité. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés qu'une amélioration vraiment remarquable s'était produite chez notre cliente. Après des urines abondantes, l'hydropisie a disparu; les forces sont vite revenues avec le sommeil et l'appétit, la toux a cessé; la malade marche sans oppression et sans fatigue. Aujourd'hui elle a repris sa nourriture ordinaire, boit beaucoup de lait, et la grossesse progresse très-régulièrement.

Nous allons maintenant nous élever des faits à la théorie, et nous demander comment agit le lait contre l'hydropisie.

Il y a des hydropisies essentielles. Nous appelons ainsi celles qu'on ne peut, malgré les recherches les plus minutieuses, rapporter à une lésion anatomique. On est obligé d'invoquer dans ce cas un état anormal de l'organisme, dans lequel, sous l'influence d'une affection inconnue en son essence, l'exhalation l'emporte sur la résorption. En de telles circonstances, la cure produite par la diète lactée semble devoir être plus facilement radicale, mais elles sont rares. Lorsque l'hydropisie est symptomatique, ainsi que cela arrive presque toujours, ce n'est pas d'habitude contre la lésion provocatrice que le régime lacté est dirigé. Que si cependant cette lésion n'est pas très-étendue, il est possible qu'un altérant aussi puissant que celui dont nous traitons, parvienne à modifier heureusement la nutrition de l'organe malade, et à amener ainsi une guérison complète et définitive. Mais c'est là plutôt une vue théorique, avouons-le, qu'une conclusion expérimentale. et jusqu'à démonstration clinique évi-

dente nous devons nous en tenir à considérer la diète lactée comme agissant surtout, dans les circonstances dont nous nous occupons maintenant, contre le symptôme hydropisie.

Or, une fois l'hydropisie formée, son traitement médical consiste à diminuer l'exhalation ou à favoriser la résorption.

On favorise d'ordinaire la résorption, soit par les sudorifiques, qui nous ont rarement réussi ; soit par les purgatifs, qui ont le grave inconvénient, s'ils sont fréquemment répétés, de troubler gravement les fonctions digestives et de léser l'intestin ; soit enfin par les diurétiques.

Or, le lait n'est pas un sudorifique. Peut-on le considérer comme agissant à la façon d'un purgatif? Non, car il ne donne la diarrhée que lorsqu'il est mal supporté, et alors on doit le suspendre. Admettons même, ce qui est fort rare, qu'avant d'être bien toléré et de produire son résultat définitif, qui est la constipation [1], il détermine quelques selles pendant plusieurs jours. Ce ne sont pas quelques selles plutôt féculentes que séreuses et, en somme, peu abondantes, qui viendront à bout de la sérosité d'une hydropisie. Quand l'hydropisie (ce que nous avons vu dans un très-petit nombre d'occasions) trouve sa crise par les selles, il survient une diarrhée vraiment effrayante, et les malades rendent coup sur coup plusieurs vases de liquides.

Reste, pour expliquer la résorption de la sérosité épanchée sous l'influence de la diète lactée, à invoquer les effets diurétiques de ce remède. L'expérience nous a effectivement démontré que chaque fois que le lait a soulagé nos malades, il s'est effectué une diurèse abondante. Mais nous ne devons pas nous en tenir là, et

---

1 Nous venons d'observer récemment, sur un adulte qui supportait admirablement la diète lactée, une constipation telle, que nous avons craint un moment de voir survenir un iléus, et que nous avons eu une sérieuse difficulté à faire expulser les matières fécales, qui s'étaient durcies et accumulées.

il s'agit d'interpréter ce fait expérimental, et de se demander comment se produit cette diurèse et comment elle agit sur l'hydropisie.

Le lait contient des sels de potasse et de soude ; est-ce à ces sels qu'il doit ses effets diurétiques? Nous ne le pensons pas. Nous avons vu le lait déterminer un flux exagéré d'urine, alors que les sels neutres, alors que les diurétiques ordinaires avaient été impuissants. C'est là ce qui s'est passé notamment chez V.., chez le malade de M. Guinier et chez plusieurs autres. La quantité des sels contenus dans le lait est d'ailleurs relativement trop petite pour qu'on leur fasse jouer le principal rôle dans la diurèse.

Remarquez, en outre, qu'un malade soumis à la diète lactée stricte, pour une même quantité de matière alimentaire ingère une quantité d'eau beaucoup plus considérable que celui qui est soumis au régime ordinaire. Vous cesserez dès-lors d'être étonné que ses urines soient abondantes ; vous ne rapporterez pas entièrement cette surabondance d'urine à la résorption de la sérosité épanchée, et dès-lors vous serez obligé de chercher une autre explication de la guérison de l'hydropisie par la diète lactée.

Nous ne nions donc pas que le lait, pris pour toute nourriture, n'exerce, soit par ses sels, soit de toute autre manière, des effets diurétiques susceptibles de contribuer à la résorption de l'hydropisie; mais nous pensons que là n'est pas tout son effet, que là même n'est pas son principal effet, et qu'il faut surtout invoquer un changement dans le mode d'être de l'exhalation. Celui-ci, devenu vicieux chez les hydropiques, est, par notre moyen thérapeutique, heureusement modifié. Ce qui confirme tout d'abord cette assertion, c'est que, sous l'influence de la diète lactée, on voit non-seulement la guérison d'une hydropisie déjà existante, mais encore fréquemment un retard plus ou moins prolongé et quelquefois même définitif dans le retour des accidents.

Comment l'alimentation par le lait peut-elle détruire le mode vicieux de l'exhalation? C'est sans doute que la diète lactée a des vertus altérantes irrécusables. Il est impossible qu'un changement si profond dans la nourriture et dans les matériaux qui servent à la rénovation du sang, ne détermine pas des changements dans la composition de ce fluide. Or, ne voit-on pas dans l'albuminurie une modification de composition du sang devenir la cause prochaine de l'hydropisie? pourquoi une modification différente de ce sang ne pourrait-elle pas avoir un effet inverse? Évidemment, nous n'avançons là qu'une hypothèse, et pour donner à cette hypothèse une sanction définitive, il serait indispensable d'établir quels changements la diète lactée produit dans la composition du sang. Or, nous manquons encore de cette importante donnée; mais, jusqu'à plus ample informé, l'explication théorique que nous proposons, nous paraît reposer sur de sérieuses analogies.

Ce n'est pas tout, d'ailleurs : l'exhalation et la résorption de la sérosité se font par les capillaires [1], dont les fonctions sont

---

[1] Qu'on ne nous accuse pas de théoriser pour les besoins de notre cause, et de sacrifier d'une manière irréfléchie à des idées nouvelles. Ce que nous venons d'énoncer, l'a déjà été depuis longtemps. Voici, entre autres, quelques mots de Guersent dans l'excellent article Lait du *Dictionnaire* en 60 volumes : « Le résultat de la digestion du lait n'imprime presque aucune activité à la circulation, le pouls est à peine accéléré pendant l'hématose du chyle fourni par le lait... Cette torpeur dans la circulation générale influe nécessairement sur la circulation capillaire et, par suite, sur les sécrétions et les exhalations cutanées, qui deviennent moins abondantes... Les hommes qui se nourrissent principalement de lait depuis leur enfance sont ordinairement gras, mous... Ce genre de nourriture, en diminuant l'activité de toutes les fonctions, réagit aussi du physique sur le moral... La répétition constante des impressions douces qui résulte de l'usage du lait, d'*abord sur le système des organes de la digestion, et ensuite sympathiquement sur tous les autres*, peut, jusqu'à un certain point, modifier leur action... »

elles-mêmes subordonnées à l'influence des nerfs qui se distribuent dans les parois des vaisseaux. Or, la diète lactée exerce des effets indiscutables sur les fonctions du système nerveux tout entier, aussi bien sur les fonctions des centres nerveux que sur celles des nerfs qui en émanent, et par conséquent sur les nerfs vaso-moteurs. Peu importe que ces effets dépendent de l'influence du sang modifié par le régime dont nous parlons sur le tissu nerveux , ou plus probablement d'actions réflexes, sympathiques et vitales, dues en grande partie au contact permanent d'une substance aussi douce et aussi tempérante que le lait sur la muqueuse gastro-intestinale, et aux changements qui en résultent dans la fonction de la digestion.

Il nous suffit de pouvoir ranger au nombre des conséquences de la diète lactée, une action sur les nerfs vaso-moteurs d'où dépend, en premier lieu une modification de la circulation dans les capillaires, et secondairement une modification de l'exhalation et de l'absorption qui se fait par ces vaisseaux.

Les théories qui précèdent ne doivent pas rester stériles ; elles ont d'importantes conséquences pratiques ; elles suffisent pour justifier le mode de diète lactée que nous avons préféré, et qui était autrefois suivi, à celui qui a été préconisé dans ces dernières années par M. Serre (d'Alais). Méconnaissant l'influence de la diète lactée sur l'exhalation, notre savant et honorable confrère veut obtenir de la résorption tout le succès de son traitement. Pour cela, au lieu de donner aux hydropiques une grande quantité de lait, il la restreint beaucoup et permet, d'autre part, d'y ajouter une notable proportion de pain. Il a ainsi pour but, suivant ses expressions, « de mettre les reins à la diète pendant qu'il excite la diurèse par l'oignon cru ». Donner une nourriture tempérante exclusive; agir d'une manière profonde sur la nutrition et le système nerveux, ne sont pour lui que des indications secondaires. Aussi compromet-il singulièrement les effets alté-

rants et sympathiques du régime lacté, en permettant trop peu de lait et trop de pain. D'autre part, il soumet inutilement les malades à la soif, et cet inconvénient est réel. Nous avons trouvé que la pierre d'achoppement de la diète lactée est surtout dans l'indocilité des malades, qui se rebutent trop souvent, alors qu'ils n'ont obtenu qu'une demi-guérison. Mais l'indocilité des sujets redouble lorsque, aux ennuis d'un régime uniforme et sévère, et d'une alimentation en apparence insuffisante, viennent se joindre les tortures de la soif. Aussi, ayant essayé à une époque le traitement de M. Serre sur plusieurs malades, nous n'avons jamais obtenu d'eux une soumission suffisante. Inutile d'ajouter combien nous repoussons, après tant d'autres, cette proposition bizarre de choisir un diurétique aussi indigeste et aussi désagréable, pour la plupart des sujets, que l'oignon cru ; tandis que la pharmacie fournit un choix de bons diurétiques, et que l'oignon ne fait que rendre la soif plus inextinguible.

Ainsi, être moins actif et moins puissant, d'une part, et de l'autre être moins bien supporté, tels sont les reproches que nous adressons au mode de traitement de M. Serre. Nous nous gardons pour cela d'être injuste à l'égard d'un confrère éminemment distingué, et nous applaudissons de grand cœur aux efforts heureux qu'il a faits pour répandre l'usage de la diète lactée, et aux succès irrécusables qu'il a obtenus et fait obtenir malgré l'infériorité de sa méthode.

Nous trouvons dans le mémoire de M. Guinier des développements qui sont trop favorables à notre théorie des effets de la diète lactée, pour que nous ne nous y arrêtions pas un instant, et que nous ne nous demandions pas si nous devons les accepter complètement ou tout au moins en partie.

M. Guinier pense que la diète lactée n'est de mise que contre les hydropisies actives. « Si le fond de l'hydropisie, dit-il, n'est pas hypersthénique, et à plus forte raison s'il est asthénique, non

seulement le lait ne guérit pas, mais il aggrave la maladie. L'observation clinique démontre, en effet, l'inutilité, sinon même le danger de la diète lactée dans toutes les hydropisies dites passives, asthéniques ou par débilité, dans celles qui surviennent chez des individus d'une pauvre constitution ou lentement affaiblis par une affection chronique, dont le pouls est faible et les forces languissantes; elle constate, au contraire, l'utilité de son emploi dans les hydropisies dites actives, sthéniques ou pléthoriques, dans celles qui se forment sur les individus d'une résistance vitale énergique, jeunes, d'une constitution robuste, dans celles qui indiquent la saignée, dans celles qui s'accompagnent d'un état spasmodique prononcé, d'une hypersthénie générale [1]. »

Sans formuler sa manière de voir d'une manière aussi nette et aussi précise que M. Guinier, Chrestien pensait évidemment comme notre collègue : on le voit à la lecture des observations ci-dessus résumées; on le voit encore au soin avec lequel il recommande de ne pas avoir recours à ce moyen chez les scrofuleux.

Une telle opinion cadrerait à merveille avec la théorie que nous avons émise sur les effets de la diète lactée. Si le lait ne convient que contre les hydropisies actives, s'il n'agit que par ses qualités tempérantes et adoucissantes, son action contre l'hydropisie se rapprocherait beaucoup de celle que nous lui avons attribuée contre l'hypertrophie du cœur. Aussi étions-nous, au premier abord, disposé à nous ranger à l'opinion des médecins distingués que nous venons de citer. Malheureusement, si les faits sont la confirmation des théories, ils en sont encore la pierre d'achoppement, et nous avons vu le lait réussir à merveille contre des hydropisies nullement actives et même essentiellement passives. Nous n'avons même pas pu nous dire, pour sauver des

---

[1] *Loc. cit.*

idées préconçues, que dans ces hydropisies passives où le lait a obtenu des succès, l'état pathologique avait été momentanément surexcité par un traitement antérieur. Rappelons l'observation de M. X.... (voir page 33), qui présentait des symptômes adynamiques exaspérés encore par une saignée malencontreuse, et chez lequel cependant le régime lacté a fait merveille. Cette observation n'a pas été isolée dans notre pratique, et nous avons vu le lait réussir plus ou moins complètement dans d'autres cas d'hydropisie passive.

Les effets de la diète lactée contre l'hydropisie sont donc complexes : quelques-uns peuvent être facilement expliqués, d'autres échappent encore à la théorie. Si le remède agit d'une manière plus rationnelle et plus sûre dans l'hydropisie active, il ne faut pas, lorsqu'on se trouve en présence de certaines circonstances, toutes opposées, repousser les données de l'expérience, et, parce qu'on ne peut se rendre compte du *comment* de la guérison, la nier. Pour nous, comme pour beaucoup de médecins anciens, la diète lactée est le remède empirique le plus sûr contre toute espèce d'hydropisies, alors surtout que celles-ci sont graves et que les moyens rationnels ont échoué. Nous ne voudrions pas laisser mourir un hydropique sans avoir sérieusement essayé cette ressource-là, dont l'effet malheureusement est loin d'être infaillible, mais qui peut parfois produire de vrais miracles. Et si, dans les cas graves auxquels nous faisons maintenant allusion, le lait n'a pas tout au moins soulagé le malade, nous souscririons souvent peut-être au fameux pronostic de Guy Patin ! Il est certainement fâcheux de ne pouvoir toujours pratiquer une thérapeutique rationnelle; mais nous devons, somme toute, prendre les choses telles qu'elles sont et non telles qu'elles devraient être.

Nous ne voulons pas dire, qu'on y prenne garde, que le lait convienne à tous les hydropiques; mais nous maintenons que, presque toujours, l'expérience seule peut distinguer ceux à qui *il*

convient de ceux à qui il ne convient pas. Il est des idiosyncrasies qui ne supportent pas le lait et qui ne le digèrent pas ; mais de tels accidents ne sont pas spéciaux à l'hydropisie, et nous en dirons un mot à la fin de ce mémoire, à propos des contre-indications générales de la diète lactée.

III.

EMPLOI DE LA DIÈTE LACTÉE CONTRE CERTAINES DIARRHÉES ET PLUSIEURS AUTRES MALADIES.

La diète lactée est encore utile contre plusieurs autres maladies. Comme, dans ce travail, nous avons eu plutôt pour but d'apporter le résultat de notre propre observation que d'exposer le résumé de celle d'autrui, nous insisterons principalement sur le traitement de certaines espèces de diarrhées dans lesquelles l'importance de la diète lactée nous a paru vraiment souveraine. Nous ne présenterons que de très-courtes considérations sur l'emploi du remède en question, dans divers autres états pathologiques où nous n'avons, pour prouver ses bons effets, que l'analogie ou des faits appartenant à d'autres praticiens.

L'opinion vulgaire veut que le lait donne la diarrhée, et cependant l'expérience nous a démontré qu'il est, en certains cas, le plus puissant remède contre elle. Cette contradiction, si formelle en apparence, disparaît lorsqu'on se résout à analyser les faits. Autant le lait se digère bien, lorsqu'il rencontre des dispositions favorables du tube gastro-intestinal, lorsqu'il n'est pas ingéré en trop grande quantité, lorsque surtout il n'est pas mélangé à d'autres aliments, autant il est souvent mal supporté quand le sujet se trouve dans des conditions opposées. Dans cette distinction facile est le secret des succès de la diète lactée.

Disons tout d'abord que le lait ne convient pas à toutes les diarrhées. Lorsque la diarrhée est sous la dépendance d'un em-

barras gastro-intestinal , ou qu'elle est liée à un état d'atonie de la muqueuse gastro-intestinale, le lait ne fait d'habitude qu'exaspérer le mal. Spécifions donc les diarrhées qui se trouvent bien de l'usage du lait, et commençons par un exemple sur lequel nous ne puissions être en contradiction avec personne.

N'est-il pas évident tout d'abord , en effet, que le lait doit être la première et la seule nourriture de l'enfant pendant un temps plus ou moins long? A quel âge doit-on commencer à donner une autre nourriture au nouveau-né? Dans les conditions ordinaires, ce sera vers six mois , et au lieu des crèmes, des purées, des bouillies, si fort en crédit auprès des commères, l'aliment d'abord surajouté sera le bouillon.

Mais lorsqu'un enfant a pris trop tôt d'autres aliments que le lait, lorsque surtout il a été trop vite sevré , l'accident le plus à craindre chez lui , c'est la diarrhée. Or, si cette diarrhée est grave et tenace, le salut consiste à remettre l'enfant à la diète lactée. Si le petit malade veut reprendre le sein , on sera trop heureux ; dans le cas contraire, il y aura encore un grand avantage à donner du lait de vache ou d'une autre femelle d'animal pour nourriture exclusive. Or, à quelle lésion rapporter la diarrhée dans ces circonstances? A une entéro-colite. C'est là ce que démontrent la douleur et la chaleur vives du ventre, la fièvre, les selles vertes, chaudes, excoriant la peau des fesses, et surtout l'injection de l'intestin constatée à l'autopsie.

Ce n'est pas seulement avant ou aussitôt après le sevrage que se déclarent chez les enfants ces entérites et ces diarrhées. Vers l'âge de quinze mois ou de deux ans , plusieurs mois après que l'enfant n'a plus pris le sein, et au moment où apparaissent les canines et les secondes molaires, on observe encore des diarrhées rebelles , accompagnées des symptômes déjà énumérés : fièvre, ventre chaud et douloureux, selles irritantes , chaudes , vertes, rendues très-fréquemment et en très-petite quantité à la fois.

L'enfant maigrit rapidement ; la figure se ride, les yeux se cavent, la faiblesse est extrême et la mort proche. A ce moment, il est ordinairement impossible de redonner une nourrice au petit malade ; mais un régime lacté sévère et bien réglé est presque aussi utile, et nous avons vu souvent ce moyen, adopté avec insistance, provoquer de véritables résurrections. Pour citer des exemples, nous n'aurons guère que l'embarras du choix.

Nous fûmes appelé, il y a dix-huit mois, dans un village près de Montpellier, pour y voir un enfant d'environ deux ans, dont l'état était, nous disait-on, très-grave. Il avait depuis cinq semaines une diarrhée très-abondante que l'on ne pouvait arrêter, et il s'affaiblissait de jour en jour. Le médecin ordinaire avait multiplié les remèdes : ratanhia, cachou, bismuth, décoction blanche, opiacés, bouillons, jus de viande, rien n'y avait fait, et les parents étaient dans une mortelle inquiétude. Voici quel était, au moment de notre visite, l'état de l'enfant :

Peau chaude, pouls très-fébrile, amaigrissement considérable, yeux caves, affaiblissement extrême et assoupissement, cris et pleurs continuels, langue rouge ; les secondes molaires et les canines supérieures n'ont pas encore apparu ; les gencives sont très-rouges et très-tuméfiées, nausées et vomiturítions, ventre gros et très-douloureux à la pression ; évacuation fréquente de matières fécales verdâtres qui ont excorié la peau du pourtour de l'anus et celle des fesses.

Nous engageâmes le médecin ordinaire à renoncer au régime tonique et aux astringents irritants, auxquels il paraissait tenir beaucoup, et nous lui conseillâmes de prescrire la diète lactée (une tasse à café de lait de vache coupé avec moitié eau et additionné de quelques gouttes d'eau de chaux, chaque deux heures ; cinquante centigrammes de sous-nitrate de bismuth, trois fois par jour ; lavements avec la décoction de graine de lin et l'amidon).

Dès le jour même on nota une amélioration notable, et les symptômes graves s'amendèrent. Trois jours après, nous revîmes l'enfant : il était sans fièvre, avait repris sa gaîté ; la diarrhée avait beaucoup diminué. Le médecin traitant était fort étonné de ce changement, et nous confessait qu'il n'aurait jamais cru, avec des moyens aussi simples, obtenir un pareil résultat. La quantité de lait fut augmentée. Au bout de huit jours, nous eûmes de bonnes nouvelles : la diarrhée avait complètement cessé, l'enfant engraissait, son teint était meilleur, il marchait sans aucune fatigue. Quinze jours après, ses parents l'apportèrent dans notre cabinet : il se trouvait complètement guéri et sa figure était excellente. Notons qu'aucune nouvelle dent n'avait apparu et que les gencives étaient restées rouges et tuméfiées. Nous permîmes alors d'ajouter un peu de pain dans le lait. Des renseignements ultérieurs nous ont confirmé l'assurance de cette guérison. L'enfant a repris le régime ordinaire, et sa santé est fort bonne.

Nous avons obtenu des résultats moins prompts, mais tout aussi heureux, chez le jeune Jean D..., demeurant rue des Étuves, à Montpellier.

Cet enfant n'avait que onze mois lorsque sa mère, qui le nourrissait, devint enceinte et le sevra. Point de précaution pour ce sevrage, l'enfant mangea à peu près indistinctement de tous les mets préparés pour ses parents. Il ne survint cependant tout d'abord aucun accident ; ce ne fut que cinq mois après, au mois de juin 1865, que la diarrhée se déclara, d'abord légère et facilement arrêtée, bientôt tenace et rebelle. Au mois de juillet, nous fûmes appelé auprès de l'enfant. Il était très amaigri, très-pâle, sans appétit, et avait au moins vingt selles par jour. Pas de fièvre, mais langue et lèvres rouges, peau des fesses très-irritée. Nous essayâmes d'abord les moyens ordinaires (décoction blanche, sous-nitrate de bismuth, ratanhia, lavements avec l'amidon et le pavot, etc.), qui furent sans succès. Comme la

diarrhée persistait et que le petit malade s'affaiblissait tous les jours, nous le soumîmes au régime lacté (même prescription que dans l'observation précédente). Après 4 ou 5 jours, amélioration notable, il n'y eut plus que deux ou trois selles par jour. Au bout de deux semaines l'enfant prit du pain dans son lait; les fonctions digestives étaient devenues normales, et les forces renaissaient tous les jours. Au mois d'août, nous sommes rappelé. Les parents ont suspendu le lait, donné des potages et un peu de viande: la diarrhée a reparu. En quelques jours la diète lactée rétablit encore la santé. Au mois de septembre, nouvelle imprudence des parents, qui craignent que leur enfant ne meure de faim. Cette fois, comme on perd quelque temps avant de nous faire venir, l'état a empiré: la diarrhée est incessante et la faiblesse considérable. Le régime lacté est de nouveau prescrit, et l'amélioration ne tarde pas à le suivre. Le lait fut ainsi prescrit jusqu'à la fin d'octobre; à partir de ce temps-là, nous permîmes le pain, puis graduellement une alimentation plus tonique, et la santé fut complètement rétablie. Au commencement de janvier 1866, l'enfant, qui se portait bien, avait engraissé et marchait seul, a eu des accès de fièvre intermittente assez intenses, qui ont été guéris par le sulfate de quinine. La diarrhée n'a point reparu, et aujourd'hui la santé est bonne.

Chez un autre enfant de 21 mois, nous avons obtenu un résultat aussi heureux de l'usage prolongé du moyen que nous préconisons; seulement au bout de deux mois de traitement, comme l'enfant ne reprenait guère ses forces, quoique la diarrhée eût cessé, nous avons associé au lait la viande crue. Sous l'influence de ces deux moyens, réglés avec soin, nous avons obtenu une guérison prompte et définitive.

Le fait le plus saillant et le plus heureux que nous ayons observé est bien certainement celui que nous a fourni la petite

Julia A..., fille d'un coiffeur demeurant à Montpellier, dans la Grand'Rue. Cette enfant, âgée d'environ deux ans, était atteinte depuis trois mois d'une diarrhée que rien n'avait pu arrêter. Elle était d'une faiblesse extrême, et n'avait plus, qu'on nous passe cette expression vulgaire, que la peau et les os. Sa figure ridée et pâle ressemblait à celle d'un vieillard ; la peau des régions fessières pendait molle, flasque et livide; le ventre était très-gros. Les remèdes les plus rationnels furent essayés, et la viande crue elle-même échoua. Nous eûmes alors recours à la diète lactée, sans en espérer grand'chose. Quel ne fut pas notre étonnement, lorsque les jours suivants nous observâmes que le lait était bien digéré, que les selles diminuaient, et que les forces tendaient à se rétablir ! Nous insistâmes, puissamment secondé par la bonne volonté et l'intelligence des parents, qui maintinrent la sévérité du régime, malgré le caquetage des commères voisines. L'amélioration fut lente, mais graduelle ; la diarrhée disparut peu à peu, l'enfant reprit de l'embonpoint et des forces. Pendant plus de trois mois elle ne but que du lait. Au bout de ce temps, nous y ajoutâmes peu à peu, d'abord du pain, puis d'autres aliments. Après six mois, c'était là une véritable résurrection qui ne se démentit pas. Malheureusement, environ un an après, l'enfant est morte du croup. Pendant cette dernière année, la diarrhée n'avait point reparu, ou du moins n'avait jamais duré plusieurs jours de suite.

J'ai recueilli ces jours-ci une observation, à l'appui de l'emploi de la diète lactée dans l'entéro-colite des enfants, qui est trop intéressante pour que je ne la résume pas ici :

Le fils de M. B..., de Montpellier, âgé aujourd'hui d'un an environ, dut être confié à une nourrice au huitième mois de son allaitement, à cause d'une nouvelle grossesse de sa mère. Par malheur on rencontra mal, et l'on fut obligé de changer deux ou trois fois de nourrice. L'enfant était petit, malingre, mais,

somme toute, point malade. Fatigués du tracas des nourrices, les parents voulurent sevrer leur fils malgré nos conseils, et lui donnèrent du lait de vache, des bouillons, des potages et même d'autres aliments. Dans tout le courant de juillet, il y eut une diarrhée pas très-abondante, non constante, mais revenant avec persistance au bout d'un ou deux jours de suspension. L'amaigrissement faisait des progrès, et cependant les forces se soutenaient assez bien. Tout à coup, au commencement du mois d'août, la diarrhée acquit une intensité considérable. Les selles étaient verdâtres, séreuses, très-fréquentes et peu abondantes. Bientôt des vomissements éclatèrent; affaissement, pâleur, maigreur extrême, yeux caves, refroidissement, danger de mort imminent. C'était là un cas de *cholera infantilis* ou mieux d'*entéro-colite cholériforme*. Nous avions essayé plusieurs moyens, tels que bismuth, potion de Rivière, laudanum, etc., sans succès, lorsque nous décidâmes les parents, assez rebelles d'abord à nos idées, à mettre le petit malade à une diète lactée absolue, tout en continuant les moyens précédemment employés. Le traitement fut réglé de la manière suivante: chaque quart d'heure ou chaque demi-heure, une ou deux cuillerées à soupe de lait cru à la glace, coupé avec un tiers d'eau et quelques gouttes d'eau de chaux; défense absolue de toute autre boisson et de tout autre aliment. Chaque deux heures, deux cuillerées à café de la potion de Rivière additionnée d'une goutte de laudanum; 20 centigr. de sous-nitrate de bismuth trois fois par jour; cataplasme sur le ventre; deux lavements par jour avec 30 centigr. d'extrait de ratanhia et une goutte de laudanum.

Les bons effets de cette médication ne se sont pas fait attendre. Les vomissements ont tout d'abord cessé, et la diarrhée a notablement diminué. Le lendemain nous n'eûmes que 5 ou 6 selles plus compactes et de meilleur aspect, et le surlendemain 3 selles seulement. En même temps l'enfant reprenait vie, le froid

diminuait, les forces revenaient ainsi que la gaîté. Nous avons augmenté alors progressivement la dose du lait, et nous avons permis de le donner à la température de la chambre. Le seul point sur lequel nous ayons beaucoup insisté, et sur lequel nous avons eu de la peine à vaincre la résistance des parents, c'est celui de la défense absolue de tout autre aliment et de toute autre boisson que le lait.

Mais l'énergie de notre volonté a été récompensée. Après une quinzaine de jours de régime sévère, il s'est fait une modification fondamentale dans l'état du petit malade. Les vomissements n'ont plus reparu, la diarrhée a cessé tout à fait; les forces sont revenues, ainsi que la bonne humeur et un commencement d'embonpoint. A moins de nouvelles imprudences, nous pouvons compter sur une guérison définitive. Nous avons rendu témoin de ce fait M. Hamelin, interne de l'hôpital Saint-Éloi, qui a pu juger de la gravité du cas et des résultats vraiment remarquables de la diète blanche.

Nous avons observé chez les enfants plusieurs autres guérisons de diarrhée par la diète lactée; mais les circonstances dans lesquelles elles se sont produites étant à peu près identiques à celles des observations précédentes, il nous semble inutile d'entrer dans des répétitions superflues. Nous en avons écrit assez, nous l'espérons, pour prouver qu'un médecin qui n'emploie pas, chez l'enfant, la diète lactée, dans les cas analogues à ceux que nous venons de mentionner, se prive de l'un des plus puissants moyens de la thérapeutique.

Arrivons-en maintenant à des faits d'une autre catégorie, c'est-à-dire à l'emploi du régime lacté dans le traitement de la diarrhée chez l'adulte.

Les circonstances qui motivent l'emploi du régime lacté chez les enfants, nous éclaireront sur celles qui amènent chez les adultes

la même indication. Nous venons de le voir, c'est surtout lorsque, par suite d'une alimentation trop prééccement substantielle et tonique, il est survenu une entérite, que la diarrhée des enfants se trouve à merveille de l'usage du lait. A un âge plus avancé de la vie, ce sera de même dans les diarrhées liées à une irritation gastro-intestinale, que le lait réussira : il offrira alors le double avantage d'être un topique tempérant et adoucissant pour la muqueuse irritée, et de fournir une alimentation suffisante, facilement assimilable et qui; par conséquent, ne fatiguera pas l'organe[1]. Nous allons, à l'appui de notre dire, citer plusieurs observations.

M. X..., âgé d'une quarantaine d'années, homme robuste, se nourrissant très-bien et vivant dans l'aisance, fut pris au mois de juin 1864 d'une diarrhée abondante. Un vomitif fut employé au début, puis des astringents de toute sorte et un régime sévère (bismuth, ratanhia, opium, etc., par la bouche et en lavement); la maladie n'en persista pas moins. Dès que M. X..., se sentant un peu mieux, voulait prendre le moindre aliment solide, il y avait une rechute. Au bout de deux mois, le sujet avait maigri et s'était affaibli; l'appétit avait disparu, la langue était rouge; soif; un peu de fièvre le soir; sept à huit selles séreuses et peu abondantes par jour, ventre douloureux. Nous lui proposâmes alors de se soumettre à une diète lactée sévère, et il accepta notre manière de voir. Pendant les quinze premiers jours, il ne but que du lait non bouilli, coupé avec un tiers d'eau et additionné d'eau de chaux; il prit avec cela du sous-nitrate de bismuth (10 grammes par jour) et des lavements amidonnés et laudanisés. Bientôt sur-

---

[1] Certains auteurs très-estimables voient dans l'action de la diète lactée contre la diarrhée une métasyncrise. Nous n'acceptons pas cette manière de voir, car nous n'avons pu observer d'habitude des effets purgatifs primitifs chez la plupart des malades soumis au régime qui nous occupe.

vint une amélioration notable: la diarrhée diminua, et puis cessa complètement; le ventre ne fut plus douloureux, la fièvre disparut, les forces se rétablirent. Malheureusement, les quinze jours étant passés, M. X..., fatigué de son régime uniforme, mangea de la viande, et la diarrhée se reproduisit. La diète lactée fut alors sévèrement reprise et aidée des moyens ci-dessus indiqués. Il survint une nouvelle amélioration. Bientôt nous pûmes permettre au malade d'ajouter dans son lait un peu de pain, dont la quantité fut graduellement augmentée. Au bout de deux mois ce régime fut suspendu: la diarrhée avait disparu, le malade avait repris toutes ses forces, et avait engraissé. La guérison était complète, et elle ne se démentit plus.

Même résultat fut obtenu chez une vieille demoiselle de 73 ans, qui ne vit cesser une diarrhée rebelle, datant de sept semaines et accompagnée d'une forte irritation gastro-intestinale et d'un affaiblissement général, que par une diète lactée sévère. Les remèdes les plus divers et les mieux appropriés en apparence étaient restés sans succès, et le lait seul, sans autre médication, eut un effet tellement prompt, qu'au bout d'un mois la santé fut complètement rétablie, et que la malade put se remettre sans inconvénient à son alimentation ordinaire.

Dans les divers services que nous avons faits, soit à l'hôpital d'Alger, soit à l'Hôtel-Dieu Saint-Éloi de Montpellier, nous avons plusieurs fois essayé la diète lactée contre des diarrhées rebelles. Mais nous nous sommes alors heurté à de grandes difficultés. La plus insurmontable a été, comme d'habitude, l'indocilité des malades, qui croyaient tout perdu s'ils ne mangeaient pas de la viande, et qui profitaient de l'amélioration déterminée par le régime lacté, pour prétendre qu'ils étaient guéris et qu'ils voulaient en revenir aux aliments ordinaires. Avouons-le, la bonne exécution de la médication que nous vantons aujourd'hui, n'est d'ordinaire possible que chez les gens éclairés. Dans la basse classe et

dans la population misérable qui hante les hôpitaux, il y a si peu d'intelligence et tant de préjugés, qu'on ne peut guère compter sur la soumission des malades de cette catégorie à un régime sévère. Comment faire entendre un raisonnement à de pauvres diables qui ne connaissent d'autres règles que leurs instincts?

Si donc, à l'hôpital, la diète lactée ne nous a pas fourni les résultats excellents et décisifs qu'elle nous a donnés dans notre pratique particulière, nous n'en avons pas moins obtenu à plusieurs reprises des améliorations rapides, malheureusement compromises par les imprudences des malades.

Terminons par le résumé sommaire d'une observation qui nous paraît intéressante.

La nommée Marie O..., bouchère, âgée de 38 ans, d'un tempérament sanguin, d'une excellente constitution, femme très-vive et très-active, tomba malade au mois de septembre 1864. Elle fut prise d'abord d'un embarras gastrique, et resta plusieurs jours sans pouvoir rien manger. Dès qu'elle avait bu seulement un bouillon, elle était prise de nausées et parfois même vomissait. La langue était saburrale ; céphalalgie frontale. Nous prescrivîmes 13 décigrammes d'ipécacuanha, à prendre le matin à jeun, en trois fois et à des intervalles d'un quart d'heure ; il y eut des vomissements jaunâtres assez abondants, et dès le soir elle se sentit soulagée.

L'appétit ne revint pas cependant, et le surlendemain il y eut plusieurs selles bilieuses. Cette diarrhée fut respectée pendant trois jours, car nous y vîmes d'abord une crise heureuse ; mais quoique la malade gardât le lit et ne prît que du bouillon, les selles bilieuses et liquides continuèrent (eau de riz ; 5 grammes de sous-nitrate de bismuth par jour ; régime sévère). La diarrhée persista. Des lavements amidonnés et laudanisés restèrent sans effet. Nous prescrivîmes alors des pilules composées de 10 centigrammes d'extrait de ratanhia et de 1 centigramme

d'extrait gommeux d'opium. Il survint un amendement au bout de trois jours, et la malade mangea une côtelette ; mais deux jours après, rechute. Nouvelle administration des pilules ; nouvelle amélioration et plus tard nouvelle rechute. Cet état de choses dura environ 45 jours, et nous eûmes beau varier nos médicaments, il nous fut impossible d'obtenir une guérison définitive : au moindre écart de régime, les selles liquides se montraient de nouveau. La malade s'impatientait et se disait résignée à faire tout pour être en état de reprendre ses affaires. Comme c'était une femme intelligente, nous lui parlâmes de la diète lactée absolue, et elle l'accepta. Ce traitement fut formulé d'après les règles que nous avons plusieurs fois indiquées, et eut bientôt ses bons effets ordinaires. Au bout de trois semaines, Marie O... était complètement guérie, et pouvait reprendre ses occupations.

Les observations que nous venons de rapporter, et qui ne sont que des faits choisis parmi bon nombre d'autres que nous avons observés, nous paraissent suffisants pour démontrer l'excellence de la diète lactée contre certaines diarrhées. C'est surtout, on vient de le voir, lorsque ce symptôme est sous la dépendance d'une irritation gastro-intestinale, que l'on pourra compter sur le mode de traitement dont nous nous occupons. Ainsi, la diète lactée réussit chez l'enfant, dans les diarrhées dues à une alimentation trop précoce, ou à un sevrage prématuré au moment de la dentition. A l'âge adulte, ce même moyen thérapeutique convient chez les diarrhéiques qui ont la langue rouge, le ventre douloureux, les selles âcres, chaudes, fréquentes et peu abondantes, surtout à l'état chronique. Qu'il réussisse dans des cas différents, où l'irritation intestinale ne domine pas la scène pathologique, c'est incontestable ; mais en ces dernières occurrences il a moins de chances de succès. Quant aux diarrhées atoniques et saburrales,

dans lesquelles la muqueuse de l'intestin est pâle et exsangue, la théorie fait présumer que le lait ne leur convient pas, et l'expérience a souvent confirmé cette vue de la théorie.

Il résulte de la remarque précédente que, chez tel malade atteint de diarrhée et où la diète lactée a réussi, il pourra venir un moment où ce moyen sera contraire et nuira. C'est ce qui arrivera pour les sujets qui avaient d'abord une diarrhée liée à une entérite et qui, guéris de l'entérite, peuvent présenter le même symptôme sous l'influence d'une cause tout à fait différente. A ce point de vue, l'observation suivante présente de l'intérêt :

Un enfant âgé de 15 mois fut amené dans notre cabinet, au mois d'août 1865, avec une diarrhée invétérée dépendante d'un sevrage trop hâtif et du travail de la dentition. A ce moment, les gencives et la langue de l'enfant étaient fort rouges, le pouls était un peu fébrile, le ventre gros et douloureux, les matières fécales vertes, chaudes, très-peu abondantes et excoriant l'anus. Nous ordonnâmes la diète lactée, qui en cinq semaines guérit complètement l'enfant. L'hiver suivant a été bon. Au mois de juin, nous fûmes appelé de nouveau auprès du malade, et sa mère nous raconta que la diarrhée avait reparu et n'avait pu être arrêtée avec les petits moyens usités en pareil cas. En nous laissant entraîner par l'exemple de l'année précédente, et sans examiner suffisamment les indications du moment actuel, nous dîmes qu'il fallait en revenir à la diète lactée, si utile jadis, et le traitement fut réglé d'après un plan absolument semblable.

La diarrhée continua. Nous pensâmes que des écarts avaient été faits au régime tracé, et nous insistâmes très-sérieusement pour que celui-ci fût suivi avec toute la rigueur voulue. Mais, malgré les soins les plus minutieux, la diarrhée se maintint. Alors nous nous demandâmes si des idées préconçues ne nous avaient pas dirigé dans une fausse voie, et nous examinâmes l'enfant plus

sérieusement. Le travail de la dentition était momentanément suspendu, la langue était plutôt saburrale que rouge, le ventre gros, mais non douloureux à la pression ; les selles séreuses se trouvaient mélangées avec des grumeaux de lait. Nous comprîmes notre erreur. Séduit par le succès de l'année précédente, nous avions méconnu les indications de l'état actuel, et nous avions institué un traitement vicieux.. Le lait fut suspendu à l'instant. Nous ordonnâmes du sirop d'ipécacuanha, puis une nourriture tonique et peu abondante, de la décoction blanche, de l'extrait de ratanhia en potion et en lavement. Dès le lendemain la diarrhée avait diminué, et quelques jours après l'enfant était complètement guéri.

L'exemple de cette erreur pourra peut-être avoir de l'intérêt et convaincre le lecteur, une fois de plus, que dans la saine thérapeutique il n'y a pas de médicaments adressés d'une manière générale à tel ou tel acte morbide. Chaque cas particulier présente ses indications qu'il faut déterminer avec soin, en dehors de toute idée préconçue.

Répétons donc, en passant du général au particulier, que si certaines diarrhées exigent impérieusement la diète lactée, il en est d'autres qui sont aggravées par ce moyen ; d'où ressort la difficulté et surtout l'importance du problème thérapeutique que nous avons envisagé dans ce travail.

Chez la plupart des malades atteints de diarrhée que nous avons traités par la diète lactée, nous avons pensé favoriser les bons effets du traitement en administrant conjointement du sous-nitrate de bismuth. Bien qu'on ne soit pas encore tout à fait d'accord sur le mode d'action du sous-nitrate de bismuth, son efficacité est au-dessus de pareilles discussions et reste incontestable. Nous avons observé que, grâce à lui, le régime lacté était plus promptement actif contre la diarrhée. Mais si, allant plus loin, quelqu'un venait à prétendre que c'est au sous-nitrate de

bismuth et non au lait que nos malades ont dû leur guérison, il suffirait de lui faire observer qu'avant d'être soumis à l'action du lait, la plupart des sujets sur lesquels nous avons expérimenté avaient pris inutilement du sous-nitrate de bismuth. Chez nos diarrhéiques adultes soumis au régime lacté, 5 gram. du sel ont d'habitude été suffisants, et nous n'avons jamais eu besoin de nous élever aux doses de 20 et même de 30 grammes, que nous avons administrées dans d'autres circonstances.

Redisons ici, car cela est à nos yeux fondamental, que, pour la diarrhée comme pour les autres maladies, le secret du succès que nous avons obtenu réside principalement dans la sévérité du régime. Bien des gens essaient le lait contre certaines diarrhées, mais ils y ajoutent des crèmes de riz, de l'eau de riz, de la décoction blanche, du bouillon, et ils accusent le lait d'impuissance, tandis qu'ils devraient s'accuser eux-mêmes d'imprudence et d'inhabileté. Ce n'est que lorsque la guérison est consolidée que nous permettons du pain avec le lait et que nous en revenons graduellement à l'alimentation ordinaire.

Reste maintenant à nous rendre compte des effets de la diète lactée contre la diarrhée.

M. le Dr Auphan a publié dans le *Montpellier médical*[1] un article, dont nous avons déjà parlé, à propos de l'emploi de la diète blanche contre la diarrhée. Cet article contient des faits intéressants et une théorie discutable. Rapprochant la guérison de l'hydropisie par le lait de celle de la diarrhée par le même moyen, notre très-estimable confrère est tout disposé à ne voir dans la diarrhée chronique « qu'une véritable hydropisie de la muqueuse intestinale ». Ainsi, dit-il, il n'est pas étonnant que le régime

---

[1] Tom. II, pag. 410.

lacté, réussissant contre l'hydropisie, soit aussi de mise contre la diarrhée.

A cette théorie il ne manque, comme à beaucoup d'autres, que la confirmation expérimentale. Nous avons vu à l'autopsie, dans un grand nombre de diarrhées chroniques, des signes d'inflammation et tout au moins d'irritation de l'intestin et l'ulcération de la muqueuse de cet organe ; nous n'avons trouvé rien qui ressemblât à la véritable hydropisie. Il nous semble qu'il faut chercher ailleurs l'explication des faits sur lesquels nous sommes, d'ailleurs, parfaitement d'accord avec notre honorable confrère M. Auphan.

Tout le monde sait que la pierre d'achoppement du traitement de la diarrhée, et surtout de la diarrhée chronique, c'est l'alimentation du malade. Le flux diarrhéique le débilite et l'épuise ; il serait donc de première importance de remédier à la faiblesse par une alimentation tonique. Mais, d'un autre côté, les aliments toniques présentent un grave danger : ils redoublent l'irritation des voies digestives, et en somme fatiguent l'intestin, sans être convenablement digérés et sans être par conséquent utiles à la réparation nutritive. Or le lait fournit une alimentation substantielle, facilement assimilable, et à ce point de vue il est déjà éminemment utile. Mais il est très-utile encore par l'action topique calmante et tempérante qu'il exerce sur l'intestin ; il obéit donc à l'une des indications de cette *chirurgie interne* qui, importante en bon nombre de cas, n'est pas responsable des extravagances que l'on a proposées en son nom.

Cette explication du mode d'action de la diète lactée rend compte en même temps des motifs de ses contre-indications. Dans les flux séreux adynamiques, dans les diarrhées par atonie, il y a lieu d'employer des remèdes excitants qui réveillent l'activité de l'intestin et donnent du ton à ses diverses tuniques. Tel est le rôle des astringents, dont l'efficacité est fréquemment démontrée. Quand les astringents sont indiqués, le lait est d'habitude nui-

sible, et réciproquement, on peut le dire, c'est à un usage intempestif des astringents qu'il faut parfois rapporter une irritation intestinale deutéropathique nécessitant l'emploi du régime lacté.

Nous venons de mettre en parallèle les effets anti-diarrhéiques des astringents et du lait. Pour ne pas multiplier les détails, nous ne comparerons pas le lait à tous les autres remèdes vantés contre la diarrhée, et nous nous contenterons d'établir cette comparaison à propos de la viande crue, si fort vantée avec raison depuis quelques années.

Il y a environ sept ans que, chez une malade que nous traitions avec M. le professeur Combal, nous eûmes pour la première fois l'occasion d'expérimenter les effets de la viande crue contre la diarrhée. Il s'agissait d'une demoiselle âgée de 75 ans, très-débilitée, ayant depuis plus d'un mois une diarrhée abondante que rien n'avait pu modérer. La malade ne pouvait plus même digérer les bouillons maigres, et tout annonçait une fin prochaine. La pulpe de viande crue, donnée d'abord à faible dose, puis graduellement augmentée, fut tolérée à merveille; sous son influence la diarrhée cessa et les forces se rétablirent. Depuis cette époque, un pareil mode de traitement est devenu vulgaire, et nous l'avons employé nous-même assez fréquemment, tant sur des enfants que sur de grandes personnes, avec des succès divers. La plus grande difficulté à laquelle nous nous soyons heurté, c'est la répugnance des malades. Beaucoup entreprennent ce remède après s'être fait fort prier d'ordinaire, mais peu le continuent pendant assez longtemps. Si très-souvent c'est le palais des malades qui le refuse, c'est parfois leur estomac, et cette intolérance oblige impérieusement à l'abandonner. N'oublions pas enfin que la viande crue a l'inconvénient de donner quelquefois le tænia. Quoi qu'il en soit, il y a là, en bon nombre de cas, un excellent moyen de traitement, que nous nous gardons bien de proscrire. Quand nous avons à choisir entre la viande crue et la diète lactée,

pour le traitement de la diarrhée chronique, voici ce qui nous décide : le malade est-il très affaibli et l'irritation intestinale est-elle nulle ou modérée, nous essayons la viande crue, prêt à l'abandonner si la répugnance du sujet devient insurmontable ; lorsque, au contraire, l'irritation gastro-intestinale est au premier plan, nous préférons tout d'abord la diète lactée. Enfin, il nous arrive d'associer ces deux moyens, comme on a pu le voir dans une des observations ci-dessus rapportées. En cette circonstance, la diète lactée avait déjà amélioré la situation et diminué les symptômes de l'entérite ; la viande crue fut ajoutée, en vue de la faiblesse de l'enfant, pour hâter le retour des forces et la convalescence, ce qu'elle réussit à faire.

A côté des faits qui témoignent en faveur de l'emploi de la diète lactée contre la diarrhée, plaçons une observation de dysenterie et un fait de rétrécissement du pylore, dans lequel ce moyen a été éminemment utile.

Un étudiant en médecine polonais fut pris, au mois d'août de l'année dernière, d'une dysenterie intense. La maladie était de nature bilieuse, mais s'accompagnait de symptômes d'irritation du côté de la langue et de l'estomac. Le sujet était vigoureux et bien portant d'ordinaire. Nous crûmes reconnaître dans cette dysenterie les caractères que nous avons décrits ailleurs comme indiquant l'emploi du calomel. Celui-ci fut prescrit à dose fractionnée pendant deux jours ; il y eut une purgation suivie d'une amélioration momentanée, mais les selles dysentériques se reproduisirent aussi nombreuses, trois jours après. Une bouteille d'eau de Sedlitz administré à ce moment eut le même résultat que le calomel, amélioration momentanée et puis rechute. Nous eûmes dès-lors successivement recours aux moyens les plus divers, suivant les indications que nous crûmes constater ; les pilules d'ipéca et d'opium, les pilules de Segond, les lavements laudanisés, plus tard le ratanhia, restèrent sans succès. Bien plus même, la maladie

fut en empirant : langue très-rouge, nausées, dégoût pour toute espèce d'aliments, douleur à l'épigastre ; selles très-fréquentes ; consistant chaque fois en quelques gouttes de sang ou de mucosités purulentes et accompagnées du ténesme le plus pénible ; pouls fréquent et faible ; prostration et angoisses. Désolé de ce mauvais résultat de notre médication, nous ne savions plus vraiment que prescrire, car chaque remède nouveau augmentait le mal au lieu de le diminuer. A ce moment, et alors que la maladie datait déjà de trois semaines, frappé de la dominance de l'irritation gastro-intestinale, nous proposâmes la diète lactée pour toute alimentation et pour tout remède. Le malade avait des répugnances ; il n'aimait pas le lait, nous disait-il. Nous insistâmes, et il se rendit à nos raisons. Le traitement fut institué d'après notre formule ordinaire : une tasse à café de lait coupé avec un quart d'eau et additionné d'une cuillerée à café d'eau seconde de chaux, chaque deux heures. Suspension absolue de toute autre boisson, de tout autre aliment et de tout autre remède.

Les bons effets ne se firent pas attendre. Dès la première nuit, le malade, qui avait passé les nuits précédentes dans l'angoisse, dormit paisiblement plusieurs heures de suite, les selles diminuèrent notablement, et leur excrétion fut beaucoup moins douloureuse. Cette amélioration fit de rapides progrès ; les évacuations alvines devinrent de moins en moins nombreuses, moins sanguinolentes, moins douloureuses ; la pression à l'épigastre fut facilement supportée ; la langue parut moins rouge, plus humectée ; le lait était bu avec grand plaisir et ne pesait pas sur l'estomac ; la fièvre cessa, les forces se relevèrent. Au bout de dix jours, le sujet mettait déjà un peu de pain dans son lait, se levait, et avait des évacuations alvines régulières. Il était guéri ; trois semaines après, il reprit avec précaution, mais sans inconvénient aucun, son régime ordinaire, et il n'est survenu depuis lors aucune rechute.

Si l'on tient compte de la gravité de la maladie et du chagrin profond que nous ressentions de l'insuccès complet de notre médication antérieure, on comprendra l'impression que firent sur nous ces effets si prompts du régime lacté. Aussi, quoique nous n'ayons pas d'autre observation concernant l'emploi, dans la dysenterie, du moyen que nous préconisons, et que nous ne puissions nous livrer sur ce point à aucune généralisation, nous avons cru bon de relater, en passant, dans ce mémoire, le fait qu'on vient de lire.

Arrivons-en maintenant à l'observation du malade atteint de rétrécissement du pylore. Nous la rapportons telle qu'elle nous a été remise par notre collègue et ami, M. le Dr Brousse, professeur-agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier.

« Dans le mois de juin 1861, me trouvant aux bains de Lamalou, on me pria de donner des soins au nommé X..., qui depuis la veille était atteint de vomissements violents. Je le trouvai très-fatigué, le pouls petit, serré, la face pâle, les yeux enfoncés dans l'orbite, la peau froide. Le malade, alors âgé de 43 ans, me raconta qu'à l'âge de 27 ans on lui avait mis à l'épigastre un cautère, pour le guérir de vomissements qui le tourmentaient beaucoup. Au-dessous du cautère, je sentis une tumeur dure, paraissant avoir son siége en la cavité abdominale, dans le point correspondant au pylore. Cette tumeur, du volume d'une balle à jouer coupée par le milieu, était le siége de douleurs sourdes variant dans leur intensité, mais augmentant fort peu par la pression. Le malade s'était rendu aux bains de Lamalou-le-Bas pour un rhumatisme musculaire de l'épaule droite. Il me raconta que, depuis l'âge de 27 ans, époque à laquelle on avait mis le cautère, il était contraint de se nourrir exclusivement de lait ; qu'il lui arrivait quelquefois de se laisser aller à goûter d'autres aliments, mais que leur ingestion était toujours suivie, au bout de deux à trois heures, de coliques et de vomissements vio-

lents, qui ne s'arrêtaient que lorsqu'il avait rejeté par la bouche les aliments introduits; le potage même n'était pas toléré. C'était un petit morceau d'omelette aux herbes, gros comme une noix, pris par lui la veille pendant le souper du propriétaire de sa chambre, qui avait occasionné les vomissements dont j'étais témoin. La potion anti-émétique de Rivière fut sans effet, et le malade vomit jusqu'au lendemain matin et ne cessa de vomir qu'après avoir rendu les petits fragments d'omelette mangés la veille.

» X..., quoique maigre, paraissait assez vigoureux; il allait fréquemment à la chasse et cultivait lui-même ses terres. Il prenait de deux à trois litres de lait par jour; habituellement constipé, il restait sept à huit jours sans aller à la garde-robe; les matières rendues étaient jaunes, dures, et avaient la forme des fruits du cyprès. Il lui arrivait quelquefois, surtout pendant les fortes chaleurs de l'été, d'être pris tout à coup de diarrhée; mais cette indisposition s'arrêtait sans qu'il modifiât en rien son régime, après avoir duré trente-six à quarante-huit heures. Le régime qu'il était contraint de suivre et les craintes que lui inspirait sa santé, l'avaient déterminé à rester célibataire. D'après ses affirmations, il était peu porté aux relations sexuelles, quoique l'acte du coït ne parût pas le fatiguer outre mesure. »

En nous racontant ce fait plein d'intérêt, M. Brousse nous disait qu'à cause de plusieurs circonstances, et notamment de la durée prolongée de la maladie, il n'avait cru qu'à un simple rétrécissement du pylore et non à un cancer de l'estomac. Mais il a ajouté qu'à plusieurs reprises il avait vu, dans des cas avérés de cancers de l'estomac, le lait seul être digéré, calmer les souffrances et prolonger la vie des malades. Pour nous, nous sommes convaincu que la diète blanche peut rendre de grands services dans une foule de maladies du tube gastro-intestinal. Lorsque, pendant la durée de ces maladies, la digestion des aliments ordinaires ne

s'effectue pas régulièrement, le lait, cet aliment éminemment digestible, puisqu'il est destiné à l'animal au moment de sa vie où l'énergie vitale est encore si faible; le lait, qui contient tous les éléments du sang sous une forme à peu près semblable à celle de ce sang, et qui n'est vraiment que du sang à l'état de transition; le lait, disons-nous, est la grande substance alimentaire. Par lui, les forces s'entretiennent, se réparent, et la vie se prolonge. Lui seul, en bon nombre de cas, peut être facilement digéré et apporter à l'organisme tous les éléments de sa réparation.

Les maladies dont il vient d'être question ne sont pas les seules qui réclament la diète lactée: celle-ci est un puissant altérant, le plus puissant des altérants peut-être, et à ce titre elle peut être utile dans des cas multipliés, pour combattre les lésions chroniques de la nutrition. A ce point de vue, elle nous paraît beaucoup plus souvent indiquée et plus souvent utile que la diète sèche, la diète végétale, et que ce genre de diète fort à la mode aujourd'hui en certains pays étrangers, et que l'on nomme *cure de raisins*.

Il est facile de comprendre combien sont puissants les effets du régime lacté considéré comme moyen altérant. C'est le sang qui fournit les matériaux du renouvellement de nos tissus : or, quelle modification n'apportera pas dans la composition du sang l'alimentation exclusive par le lait? Certes, il faut ne tomber dans aucune exagération et reconnaître que dans ce que M. Malgaigne appelait jadis le *tissage* de notre corps, interviennent, non-seulement la qualité des matériaux *tissés*, mais encore une force organisatrice et plastique, laquelle effectue son œuvre d'après ses propres dispositions. C'est ainsi que la solidité d'un édifice dépend non-seulement de la pierre de taille ou du marbre employés à le bâtir, mais des plans conçus par l'architecte. Mais, pour ne pas être tout dans l'étiologie et l'évolution des lésions de la nutrition,

la composition du sang n'en est pas moins fort importante, et l'on conçoit que des modifications fondamentales dans cette composition aient une grande influence sur les opérations de la nutrition et sur ses lésions. Sans compter que les changements dans la crase du sang retentissent à l'instant sur les fonctions du système nerveux, ce support essentiel de la force organisatrice. C'est ainsi que la diète lactée peut agir puissamment à double titre, sur le mouvement de composition et de décomposition qui s'effectue dans les tissus anormaux et morbides, comme dans tous les autres.

Prenons l'exemple de la phthisie pulmonaire. Certains auteurs, et spécialement Hippocrate, Arétée, Hoffmann, Guy-Patin, Baumes, etc., ont parlé des magnifiques cures produites par le lait contre cette maladie. Il est avéré, pour nous, que ces cures ont été bien souvent des erreurs de diagnostic ; mais doit-on les nier toutes ? Nous ne le pensons pas, et nous estimons que le régime lacté peut être utile, dans la phthisie, et contre l'état morbide et contre l'acte morbide. Les modifications produites par lui dans le sang peuvent influencer la formation des tubercules, diminuer le nombre de ceux qui se créent, modifier la marche de ceux qui évoluent. Mais qui ne prévoit surtout des effets heureux sur l'acte morbide, dans ces phthisies florides où la phlogose, la pléthore, les fluxions, la fièvre, ont un rôle si désastreux ! quel calme bienfaisant n'apportera pas alors l'action tempérante du lait ! Nous avouons franchement que ces assertions n'ont pas pour garants des faits observés par nous, et que nous n'avons jamais essayé encore dans de bonnes conditions l'influence du régime lacté sur des tuberculeux. Mais doit-on repousser complètement le témoignage des praticiens éminents que nous avons cités, lorsqu'il est si bien d'accord avec la théorie? Bien entendu que si l'on ne veut pas compromettre le moyen thérapeutique qui nous occupe, il ne faut pas l'essayer en tous les cas. Il est indispen-

sable d'arriver à déterminer soigneusement les circonstances qui lui conviennent et les conditions de son succès.

Ce que nous venons de dire à propos de la phthisie pulmonaire peut-il s'appliquer au cancer? *A priori*, rien n'empêche de croire que la diète lactée ait une influence altérante heureuse sur le tissu cancéreux, par la modification qu'elle détermine dans le sang. Cependant, comme ici les faits confirmatifs manquent ou sont tout au moins fort douteux, il est permis de considérer plutôt les effets du lait contre le cancer, comme l'espérance d'un optimisme respectable que comme une réalité. Nous en dirons à peu près autant de l'emploi du régime lacté contre la goutte, l'obésité, l'épilepsie, la manie, etc., vanté par des auteurs nombreux et variés; et sans insister davantage à cet égard, nous renverrons nos lecteurs à l'*Hygiène alimentaire* de M. le professeur Fonssagrives, où ces applications de la diète lactée sont étudiées avec une science et une critique supérieures.

IV.

SYNTHÈSE.

Nous pouvons maintenant résumer, dans une synthèse rapide, l'analyse à laquelle nous venons de nous livrer, et dire, d'une manière générale, quels effets produit la diète lactée, quels états pathologiques la réclament, quelles précautions peuvent la faire tolérer et la rendre plus profitable. Pour résoudre complétement ce problème, il faut tenir compte de plusieurs données ; ce sont : 1° les qualités du lait ; 2° la nature de la maladie ; 3° les prédispositions individuelles ; 4° la manière de régler le régime.

A. *Qualités du lait.* — Les différents laits, depuis celui de femme jusqu'à celui des femelles animales qui est employé pour nos besoins domestiques, présentent entre eux de grandes dis-

semblances sur lesquelles l'analyse chimique fournit de précieux renseignements. Celle-ci démontre que dans les divers laits généralement usités, il y a de notables différences dans la proportion relative du caséum, du beurre, du sucre et du sérum. Or, l'expérience sur l'homme à l'état physiologique confirme pleinement ces divergences, et l'on voit tous les jours des estomacs digérer parfaitement tel ou tel lait et ne pas digérer tel ou tel autre. Il y a donc à faire une étude très-considérable, qui est déjà commencée, mais qui est loin d'avoir été menée à bonne fin, pour déterminer quel lait convient spécialement aux diverses maladies où la diète blanche est de mise. Le lait de vache, qui s'écarte notablement du lait de femme, n'est probablement pas le lait médicinal par excellence. Ce rôle serait peut-être mieux rempli par le lait d'ânesse, si ce n'était la difficulté de s'en procurer facilement toujours de notables quantités, si ce n'étaient aussi les répugnances instinctives de bien des sujets. On croit beaucoup faire aujourd'hui en donnant aux malades une ou deux tasses de lait d'ânesse ; qu'il y a loin de là à faire du lait d'ânesse la nourriture et la boisson exclusives d'un individu !

Dans notre travail, nous ne nous sommes pas placé à ce dernier point de vue. Nous avons presque toujours expérimenté avec du lait de vache, parce que, somme toute, c'est celui que l'on peut le plus facilement se procurer, et qu'il est bu par la plupart des sujets avec plus de plaisir que tout autre. D'ailleurs, quand on prend la précaution d'ajouter au lait de vache un tiers de son poids d'eau, il est d'habitude plus facilement digéré par l'estomac humain.

Un point indispensable du mode de traitement qui nous occupe, c'est le choix du lait de vache. Ce dernier est susceptible des plus grandes variations, suivant l'époque où la vache a mis bas, la manière dont elle est logée, nourrie, etc.

Tout d'abord, le médecin doit recommander au malade de s'as-

surer autant que possible d'avoir du lait de la même vache, et d'une vache bien portante. Il est nécessaire que ce lait ne soit pas trop jeune, ni surtout trop vieux, et que l'animal se trouve dans de bonnes conditions d'alimentation et de logement. Le lait consommé dans nos villes provient trop souvent de vaches qui ne quittent pas des étables puantes et encombrées. Leur nourriture toute spéciale augmente la quantité du lait aux dépens de la qualité. Le produit de tels animaux, qui meurent fréquemment phthisiques, est de qualité très-inférieure et explique nombre de fois l'insuccès de la diète blanche[1]. Combien est préférable le lait des vaches nourries en liberté dans de gras pâturages, le lait des vaches Normandes ou de celles des Cévennes! Il y a un grand avantage à ce que le malade soumis au régime lacté aille habiter la campagne dans un lieu où il puisse se procurer facilement du lait irréprochable.

B. *Nature de la maladie.* — La diète lactée suivie avec du bon lait de vache, et telle que nous l'avons d'ordinaire réglée chez les malades dont nous avons rapporté les observations, agit surtout de deux manières :

1° *Par le lait*, cet aliment doux, tempérant, sédatif, qui se digère et s'absorbe d'habitude si facilement, qui contient tous les matériaux nécessaires à l'entretien, à la réparation de nos tissus, et qui, par la prolongation de son action sédative et monotone, devient un puissant modificateur du tube digestif, du système nerveux et du sang lui-même.

2° *Par le régime.* — Chez la plupart des sujets soumis au régime absolu du lait, la gourmandise, ce grand ennemi de notre

---

1 Rappelons, en passant, l'observation de M. X..... (voir page 33), chez lequel le régime avait si remarquablement réussi, tant qu'il prit du lait de vaches nourries à la campagne, et qui changeant de pays ne put digérer le lait des vaches nourries dans une ville. La mort prompte du malade fut la conséquence de ce voyage désastreux.

estomac et de notre santé, qui porte la plupart des hommes à ingérer beaucoup trop d'aliments, ne trouve qu'une très-médiocre satisfaction. D'ailleurs, nous avons toujours recommandé à nos malades, surtout au début du traitement, de ne prendre que des quantités de lait très-modérées. Ainsi, la proportion des aliments ingérés devient beaucoup moindre que par le passé. De là, la prédominance de la résorption sur l'exhalation et la rentrée dans les voies circulatoires et dans les voies excrétoires du surcroît des molécules accumulées sur tel ou tel organe ou vicieusement organisées. De là, de puissants effets altérants. Aussi le régime lacté conviendra-t-il surtout dans les maladies qui consistent en des lésions de la nutrition, lorsque celles-ci coexistent avec un état sthénique de l'ensemble des fonctions de l'organisme et du mode d'être de la vie.

Mais si l'on veut apprécier les résultats de la diète blanche, il ne faut pas s'arrêter à ces généralités. On doit entrer, comme nous l'avons essayé, dans le détail des principales maladies où elle est employée, pour chercher quelle est son action spéciale dans tel ou tel cas, ses indications et ses contre-indications. C'est ce que nous avons voulu faire dans ce travail clinique, où nous nous sommes occupé principalement des maladies du cœur, de l'hydropisie et de la diarrhée.

1° Dans l'*hypertrophie active* du cœur, il existe une grande tension dans les vaisseaux sanguins, une forte injection des capillaires, une sorte de pléthore, des menaces incessantes de congestion et d'hémorrhagies sur les différents organes. Aux saignées répétées de Valsalva et de Laënnec, nous préférons de beaucoup, en ce cas, la diète lactée. Celle-ci, dont les effets ultérieurs peuvent être aidés ou non par la digitale, amène une réduction dans la quantité et la plasticité du sang, diminue la tension artérielle, et par là met un frein aux menaces de congestion et d'hémorrhagies. Le malade éprouve un calme et un bien-être qui dépas-

sent toutes ses espérances. Si même il persévère longtemps (ce qui par malheur est assez rare) et que la lésion ne soit pas trop considérable, on voit lentement se produire une résorption du tissu musculaire du cœur surabondant, et par conséquent une guérison graduelle s'effectuer.

Nous n'avons pas de faits qui démontrent l'action directe de la diète blanche sur d'autres maladies du cœur. Dans ces dernières, lorsque nous avons constaté un succès remarquable du lait, c'est que celui-ci s'en prenait directement à l'hydropisie, conséquence de la lésion organique et cause à son tour de nouveaux accidents.

2° L'*hydropisie*, quels que soient sa forme, son siége et sa cause, trouve souvent dans le régime lacté un énergique remède. Impuissant d'ordinaire contre la cause de la maladie, le lait attaque directement l'hydropisie elle-même. Ainsi nous avons cité, comme ayant été guéries ou améliorées par le régime lacté, des ascites dépendant d'une lésion des organes enfouis dans les hypochondres, des anasaques subordonnées à des lésions du cœur ou à des maladies de Bright.

Comment agit le lait contre l'hydropisie? Nous ne nions pas qu'il n'exerce, soit par ses sels neutres, soit de toute autre manière, des effets diurétiques susceptibles de contribuer à la résorption de l'hydropisie; mais nous pensons que là n'est pas tout son effet, que là même n'est pas son principal effet, et qu'il faut surtout invoquer un changement dans le mode d'être de l'exhalation. Celui-ci, fréquemment devenu vicieux chez les hydropiques, est, par notre moyen thérapeutique, heureusement modifié. Ce qui confirme tout d'abord cette assertion, c'est que sous l'influence de la diète lactée on voit non-seulement la disparition d'une hydropisie déjà existante, mais encore un retard plus ou moins prolongé et quelquefois définitif dans le retour des accidents.

Nous nous sommes expliqué, dans le courant du mémoire, sur

le comment de cette action de la diète blanche contre le mode d'être vicieux de l'exhalation, et nous croyons inutile de répéter ici l'explication théorique que nous en avons proposée.

3° La *diarrhée*, et surtout la diarrhée tendant à la chronicité, trouve fréquemment dans la diète lactée un puissant remède. C'est d'abord contre la diarrhée des enfants due à une entéro-colite et subordonnée à un sevrage prématuré ou au travail de la dentition, que nous l'avons employé, et que nous avons justifié son emploi. La forme d'entéro-colite nommée par certains auteurs *cholera infantilis*, et qui présente tant de gravité, cède aussi à ce moyen, en prenant bien entendu des précautions particulières, que nous avons indiquées dans une des observations rapportées dans ce mémoire. Or, les circonstances qui motivent l'emploi de la diète lactée dans la diarrhée des enfants, nous éclairent sur celles qui indiquent chez l'adulte le même remède contre la même maladie. C'est dans les diarrhées liées à une irritation gastro-intestinale que le régime lacté réussira, tandis qu'il est impuissant et même dangereux contre les diarrhées saburrales et par atonie. Le lait offre alors le double avantage d'être un topique tempérant et adoucissant pour les muqueuses irritées, et de fournir une alimentation suffisante, facilement assimilable, et qui par conséquent ne fatigue pas le tube digestif.

4° La diète lactée est encore utile contre plusieurs autres maladies. Ainsi, nous avons retracé un fait de dysenterie et un fait de rétrécissement du pylore où elle a produit de remarquables effets. Enfin, le moyen qui nous occupe est, à nos yeux, le plus puissant de tous les altérants, bien préférable, sans contredit, à la diète sèche, à la diète végetale ou à la cure de raisin. C'est à ce titre que le lait peut être employé contre la phthisie pulmonaire, le cancer, la goutte, l'obésité, l'épilepsie, la manie, etc. Mais nous nous sommes, sur ces derniers points, contenté de si-

gnaler les résultats de l'expérience d'autrui, sans rapporter des faits susceptibles de la confirmer ou de la repousser.

C. *Prédispositions individuelles.* — En général, avons-nous dit, la diète lactée convient dans l'état sthénique de l'organisme et ne convient pas dans l'état asthénique. Mais il se présente de nombreuses exceptions, relatives surtout au tempérament et à l'idiosyncrasie de chaque sujet. Il en est qui ont pour cet aliment une aversion presque insurmontable, d'autres qui le boivent avec plaisir, mais ne peuvent le digérer. De là, des contre-indications parfois formelles. Cependant ces dégoûts du palais, ces répugnances de l'estomac n'apportent pas toujours des obstacles que l'on ne puisse lever. Tel détestait le lait, tel autre ne le digérait pas, qui le boiront sans peine et le digéreront bien s'il est pris comme nourriture exclusive et à de très-faibles doses en commençant. La faim, qui, comme on l'a dit, est une terrible conseillère, est aussi une puissante cause de faciles digestions.

D. *Manière de régler le régime lacté.*—Là est, ainsi que nous l'avons prouvé dans le courant de ce travail, le point fondamental de la réussite ou de l'insuccès du traitement. Si la plupart des médecins ne retirent pas du régime lacté tous les bons effets que celui-ci peut donner, et si par conséquent ce moyen thérapeutique n'est pas plus universellement répandu, c'est parce qu'on n'emploie pas une diète assez sévère, c'est qu'on ne persuade pas suffisamment les malades de l'obligation où ils sont de passer sur quelques premiers ennuis ou quelques premiers dégoûts, avant-coureurs des résultats les plus souhaitables.

Pour nous, la condition indispensable du succès de la diète lactée, c'est, *au moins à son début, la suspension absolue de tout autre aliment et de toute autre boisson.* Il faut, dirons-nous avec Sydenham, ne pas s'écarter de ce régime de la largeur de l'ongle. Il faut aussi commencer par ne donner au malade que

des *quantités relativement peu considérables de lait, et n'arriver que graduellement à des doses plus considérables.*

Voici quelle a été d'une manière générale et, à part de rares exceptions, notre manière d'instituer le régime lacté : Prendre chaque deux heures une tasse à café de lait coupé avec un tiers d'eau. Augmenter dès le lendemain graduellement la quantité de lait, si celui-ci est bien supporté ; en arriver ainsi à deux et trois litres par jour et même davantage selon les cas. Quand les bons effets du régime sont en grande partie obtenus, on permet d'ajouter un peu de pain dans le lait. La proportion de pain est peu à peu accrue. Enfin arrive le moment de joindre à cette alimentation des mets légers (par exemple des huîtres), puis des mets plus substantiels. On revient ainsi au régime ordinaire.

La diète blanche entraînant d'habitude la constipation, il faut remédier à cet accident par des laxatifs ou de simples lavements.

Le lait cru, tiède ou froid se digère d'habitude beaucoup mieux que le lait bouilli ; cependant on rencontre le contraire dans certaines idiosyncrasies.

La digestion du lait est favorisée par plusieurs moyens. Le plus souvent nous avons vu que l'eau de chaux le faisait beaucoup mieux supporter par l'estomac. Le bicarbonate de soude, la magnésie et tous les alcalins peuvent rendre le même service. Cependant il existe certains individus, bien moins nombreux il est vrai, chez lesquels, au lieu des alcalins, il faut employer les acides. Dans d'autres cas, on doit recourir à des amers en très-petite quantité, ou même à quelques gouttes de bon rhum. Ce sont là des nuances que l'expérience fait découvrir dans chaque cas particulier.

Enfin, répétons-le, peut-être à satiété, le point le plus difficile à obtenir, c'est la persévérance du malade dans un régime monotone et ennuyeux, qui a contre lui une des passions les plus communes et les plus enracinées du cœur de l'homme : la gourmandise. En inspirant au malade une grande confiance dans le remède

prescrit, le médecin obtiendra d'ordinaire une persévérance que ne lasseront ni quelques ennuis, ni l'insuccès de quelques jours. Mais pour inspirer à autrui une pareille foi, il faut la posséder soi-même. Elle ne manquera pas assurément au médecin qui essaiera avec prudence et sagesse la diète lactée dans des cas convenables. L'expérience parle ici avec tant de clarté, que ceux-là seuls demeureront incrédules qui n'auront pas voulu y voir!

Extrait du MONTPELLIER MÉDICAL. — Avril, Juillet et Septembre 1866.

Montpellier.— Typ. BOEHM et FILS.